

charlie



Si vous avez beaucoup
beaucoup
beaucoup
beaucoup
beaucoup d'argent
à foutre en l'air, achetez tous
les mois

**HARA
KIRI**

journal bête
et méchant

et achetez tous les lundis

L'HEBDO *hara-kiri*

sinon, volez-les
volez-les
volez-les
volez-les
volez-les
volez-les
volez-les
volez-les
volez-les
volez-les

charlie

Journal plein d'humour et de bandes dessinées
mensuel — 1^{er} février 1970

n. 13

sommaire

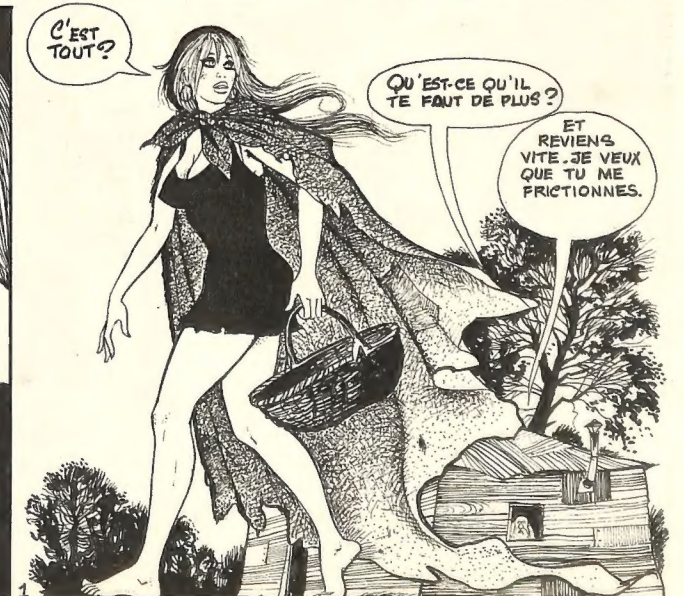
- 1 Pichard et Wolinski : Paulette
- 8 Gébé : on ne se dit pas tout, entre époux
- 10 W. de Pawlowski : on se fout de nous
- 13 Willem : l'enfant Dupont
- 30 Roger Price : droodles
- 32 Ronald Searle : hommage à Toulouse-Lautrec
- 34 Wolinski : le bistrot d'Emile
- 35 Cavanna : faut-il tuer les paysans ? (ill. Fournier)
- 39 Al Capp : Li'l Abner (Pour Salomey !)
- 49 Les lectures de Charlie : l'école de l'humour, de Hasek
- 50 Jack Wohl : alphabète
- 52 Gébé : le taille-crayon
- 53 Schulz : peanuts
- 62 Chez les esthètes
- 63 Norge : les arrière-pensées
- 64 Le courrier de Charlie
- Reiser : le pont des enfants perdus
- 65 La Guilde du Buffet



Directeur de la publication : Georges Bernier
Rédacteur en chef : Delfeil de Ton
Ange tutélaire : Cavanna
Editions du Square, s.a.r.l. au capital de 30 000 F
Siège social : 35, rue Montholon, Paris (9^e)
Téléphone : 878-66-90
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1970
Imprimerie : SMIG, 1, rue Moreau, Saint-Denis
Distribution : NMPP
Abonnement (12 numéros) : 30 F par an
Etranger : 35 F
Le numéro : 3,50 F
Imprimé en France

PAULETTE

WOLINSKI
G. PICHARD





OH! PAUVRE BÊTE!

SALOPERIE DE PIÈGE!



JE VAIS TE DELIVRER, MON PETIT CHAT.

JE NE SUIS PAS UN CHAT. JE SUIS UNE TAUPE, MON CHER MONSIEUR.



AH! AH! JE NE SUIS PAS UN MONSIEUR, JE SUIS UNE JEUNE FILLE VACHEMENT JOLIE!

PARDON MADEMOISELLE, JE SUIS LA TAUPE LA PLUS MYOPE ET LA PLUS FÉERIQUE DU COIN. FAITES UN VŒU ET JE L'EXAUCERAI.



C'EST VRAI? COMME DANS LES CONTES DE FÉES? OH! SOYEZ CHIC, RAJEUNISSEZ MON AMI DE 60 ANS.

OUI MA BELLE.

60 ANS? O.K. JE PEUX.



EH BIEN! QU'EST-CE QUI SE PASSE?

TU VAS ÊTRE RAJEUNI DE 60 ANS, NE BOUGE PAS.

NE BOUGEZ PAS, MADAME!

MADAME?



PLOP!

HOLA! QU'EST-CE QUE C'EST QUE CE CIRQUE?

BON, SALUT! QUAND LA FUMÉE SERA DISSIPÉE, LA CHOSE SERA FAITE.

SALUT!



JOSEPH! ...MAIS TU ES TRÈS BELLE!!

COMMENT, JE SUIS TRÈS BELLE?



LA TAUPE! ...ELLE EST SI MYOPE... ELLE T'A PRIS POUR UNE FEMME!



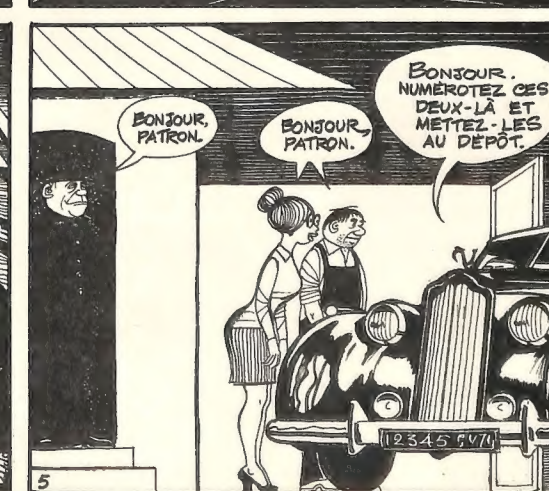
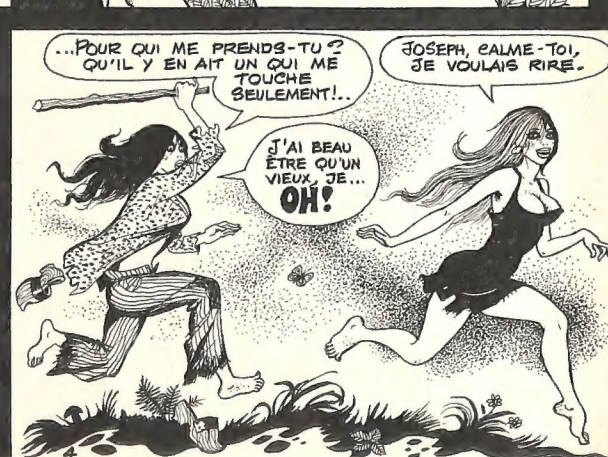
NON, C'EST PAS VRAI! VITE, UN MIROIR! OUAH!

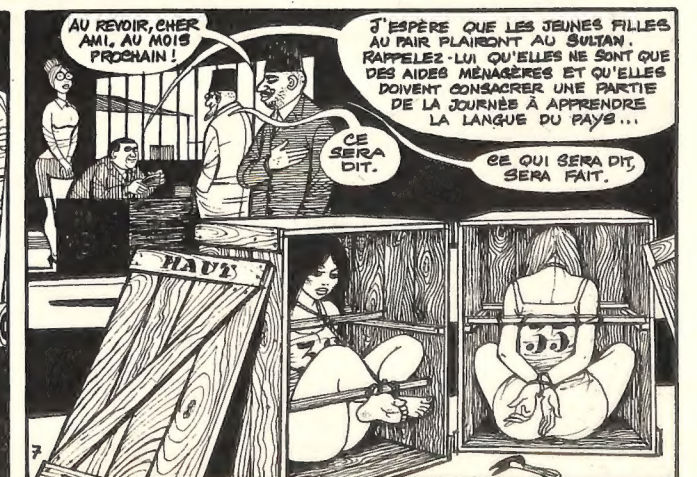
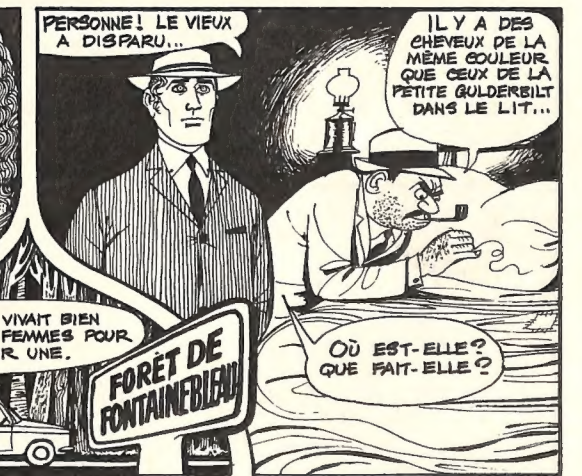
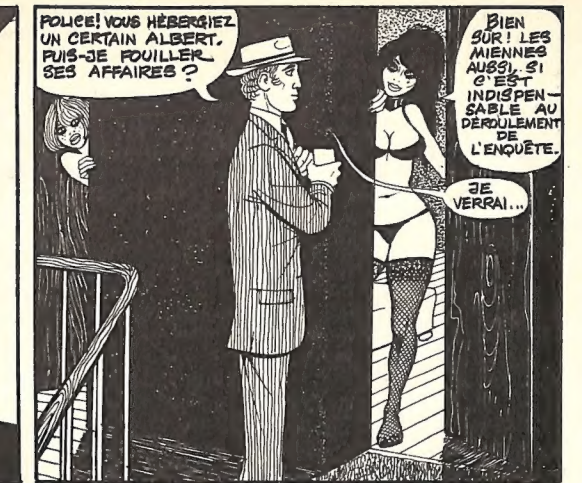
HORREUR! JE SUIS UNE GONZESSE!



VITE! OÙ EST-ELLE CETTE TAUPE? CHERCHE LA, AU LIEU DE RIGOLER IMBÉCILE!

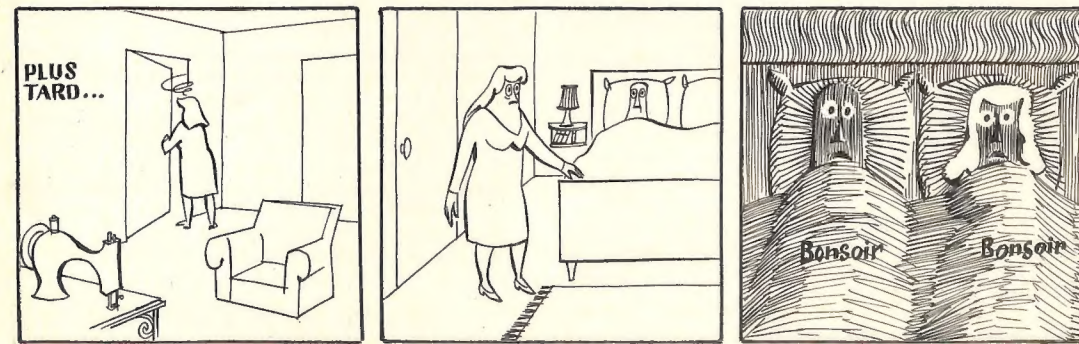
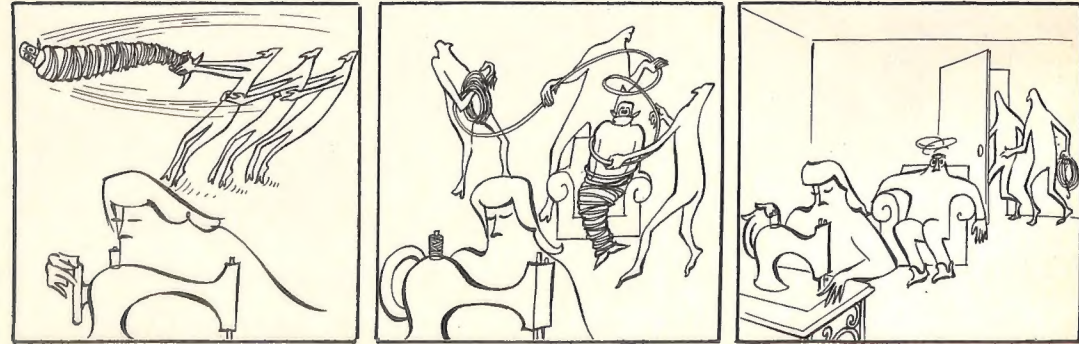
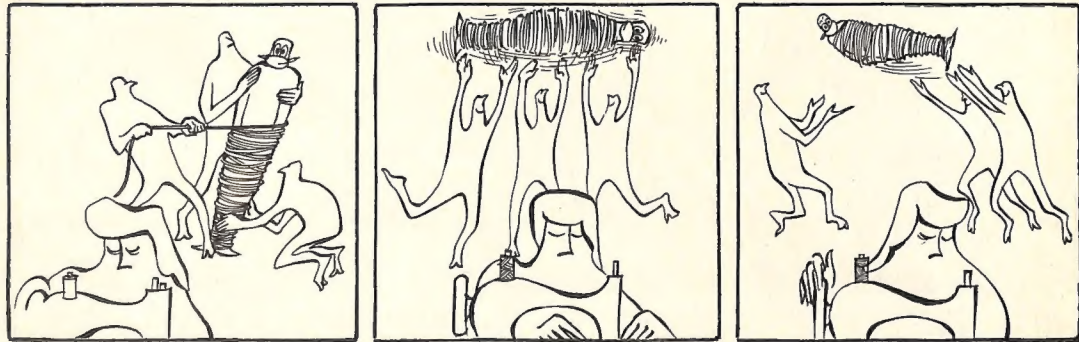
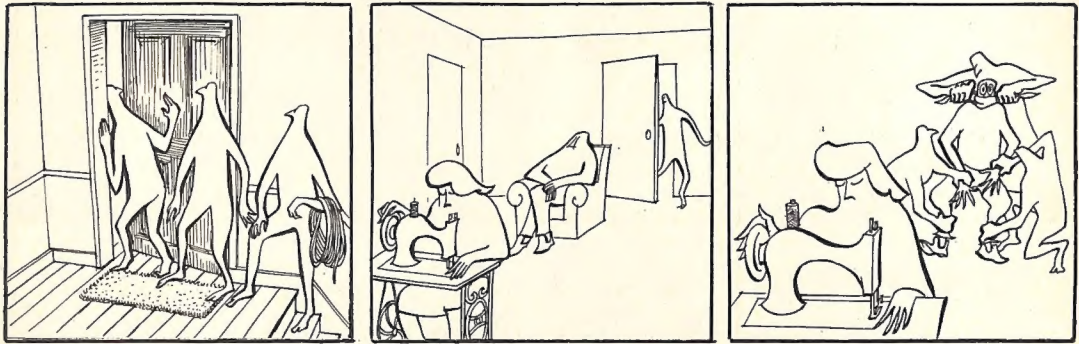
EXCUSE-MOI, JOSEPH, C'EST NERVEUX...





FIN DE L'ÉPISODE

on ne se dit pas tout, entre époux



W. de Pawlowski

on se moque de nous

CHOSSES D'AMÉRIQUE

L'employé Samuel, de la 137th. Avenue, se dit un jour : « Well, je deviendrai riche. » Avec de l'argent emprunté aux voyous de Brooklyn, il acheta un grand immeuble de douze étages qu'il fit séparer chacun en deux à mi-hauteur, ce qui lui donna vingt-quatre étages.

Alors, tous les gens pratiques dirent : « Trop bas, vos étages ! » Mais lui, sans se démonter, s'adressa à tous les culs-de-jatte de New York et leur dit : « Voici : vous allez venir habiter ma maison, vous paierez les appartements 5 livres moins cher qu'ailleurs et vous aurez autant de place. La hauteur ne sera pas perdue. » — « Well », dirent les culs-de-jatte et ils vinrent se loger dans la maison de Samuel.

Celui-ci agença sa maison luxueusement. Il fit installer des ascenseurs à plateau et, dans les appartements, des voies Decauville avec plaques tournantes pour les petites voitures des locataires. En bas, dans les boutiques, on vendit des aliments appropriés, tels que morues, crêpes, limandes, raies desséchées, qu'on put facilement manger sur de la vaisselle plate dans les appartements. Sur le toit, Samuel fit installer un « culdejattodrome » où les locataires vinrent courir par hygiène. Il rangea autour de la piste de vieilles commodités comme tribunes et mit dedans les assistants à la place des tiroirs. Et les culs-de-jattes dirent : « Well, vive Samuel ! »

Et ils se fit beaucoup de mariages dans la maison et tous les enfants naquirent avec de petites voitures toutes prêtes, collées au corps, ce qui fut une notable économie.

Et Samuel remboursa les voyous de Brooklyn et

devint très riche. « La fortune est cul-de-jatte, me disait-il souvent, il faut lui retirer ses fers à repasser. »

RECIT D'AVENTURE

Comme je passais hier vers minuit sur le boulevard de Clichy, je m'entendis violemment interpeller par une voix amie. Je me retournai et me trouvai effectivement en présence de Montnamy, un vieux camarade que j'avais perdu de vue depuis fort longtemps.

— Comment vas-tu ? insinua Montnamy.

Après réflexion je jugeai inutile de répondre directement à cette question ; avec une finesse d'Apache, je répliquai :

— Et toi ?

Montnamy n'attendait que ce signal pour commencer le récit de ses aventures :

— Les temps sont durs, très durs, affirma-t-il, pour les sportsmen. Tu sais mon ancienne passion pour les chevaux ? Mais ce sont des bêtes parfois trop intelligentes. La fierté de mon dernier cheval était même extraordinaire. — Il était impossible de se mettre en selle sans lui avoir au préalable léché les sabots. — C'était une satisfaction donnée à son amour-propre, mais vraiment bien ennuyeuse. On finissait par rire de moi dans la rue, aussi ai-je préféré renoncer à ce sport et m'adonner complètement à l'automobilisme. Je pars ce soir même, pour un grand voyage, sur la splendide voiture à vapeur que je me suis fait construire. Au surplus, viens avec moi, je t'invite.

Tout en causant, Montnamy m'entraînait place Pigalle, et là, effectivement, rangée le long du



W. de Pawlowski
par Jacques

trottoir, était une énorme voiture automobile, d'une construction imposante. Montnamy commença de suite à remplir le foyer de grosses briquettes de charbon qui, par hasard, se trouvaient rangées le long du trottoir. Quand la machine fut sous pression, il me pria de monter à côté de lui, sur la large plate-forme qu'il me fit admirer. Les roues de la voiture n'étaient pas munies, il est vrai, de pneumatiques, mais cerclées de larges bandes de fer, donnant une grande stabilité à l'automobile, du reste lestée, comme j'en fis la remarque, avec de gros pavés.

Un coup de sifflet et la lourde voiture s'ébranla. Tout allait fort bien, lorsqu'au bout de quelques mètres, j'entendis comme le craquement d'une coquille d'œuf qu'on écrase.

— Ce n'est rien, expliqua Montnamy, nous passons sur un fiacre.

A peine achevait-il ces mots terribles, que douze sergents de ville débouchaient d'un arbre du boulevard et, grimpant sur la machine, se précipitaient sur nous.

— Subséquemment, bandits », nous dit celui qui paraissait être leur chef, à en juger par les plumes qui garnissaient son képi, « que je vous y prends à voler l'écraseuse de pierres de la municipalité, avec sifflements nocturnes et autres toute la journée ! Allons, oust ! »

Mais il put à peine achever ; en un clin d'œil Montnamy avait saisi les douze sergents de ville par le collet et les avait jetés devant la roue d'avant. — J'entendis douze craquements ressemblant à ceux des mêmes coquilles d'œufs qu'on écrase, et l'automobile poursuivit magistralement sa marche.

Ce fut le seul incident de cette première journée de voyage.

W. de Pawlowski. Encore un humoriste bien oublié. Il faisait partie de ce qu'on pourrait appeler l'école du Chat Noir. Il faisait du sous-Alphonse Allais. Ça vaut mieux que de faire du sous-Malarmé.

LES MYSTÈRES DE WHITECHAPEL

Il se fait tard dans Whitechapel. — Tard, mais très tard. — Si tant est qu'il puisse se faire jamais tard à Whitechapel.

Le brouillard s'y traîne de fort méchante humeur, si tant est que le brouillard puisse grogner quand il se cogne aux réverbères de Whitechapel et y déchire ses loques ; pauvres loques, pauvres réverbères, pauvre moi.

Oh oui ! nous disions donc qu'il se faisait tard à Whitechapel. Cela n'empêche pas, du reste, nos amis Jack and Maud d'être terriblement saouls, si tant est que des Anglais puissent l'être terriblement ; le brouillard n'est-il pas saoul, du reste, lui aussi ? N'est-ce pas, Maud ?

— Yes.

Jack est, du reste, un terrible rôdeur. Ne serait-ce pas Jack l'Eventreur, allez-vous dire.

— Eh, eh, qui sait ?... du reste, cela n'est pas votre affaire ; regardez-les plutôt entrer dans cette petite maison basse à porte noire ; eh, eh, entrez donc avec eux si vous l'osez.

— Vous l'osez ? — Comme vous voudrez, mon ami... Dans le trou noir de l'étroit corridor, on entend les ongles de Jack et les ongles de Maud, qui grattent les murs pour trouver leur chemin. Ne serait-ce point Maud, la fille saoule ? allez-vous me dire encore. Taisez-vous plutôt et suivez. Tiens, vous pâlissez. Ah ! mais vous êtes tout blanc, auriez-vous peur ? — Et pourquoi ? Regardez plutôt vous dis-je.

Dans la chambre sale aux murs blanchis à la chaux, puis noircis à la crasse, Maud est assise



sur un cercueil. Mon Dieu, on prend ce qu'on trouve pour s'asseoir.

Jack s'approche d'elle et tourne lentement autour en aiguisant un long couteau sur ses dents... Maud sourit, sourit, puis rit doucement, comme une fille qui s'amuserait follement en dedans.

Jack tâte maintenant les membres de Maud, en connaisseur, puis doucement, bien doucement, il saisit l'une après l'autre ses jambes et brusquement, shoking, les casse d'un coup sec.

— Drôle de garçon, murmure Maud tranquillement.

Jack dénude les fémurs avec son long couteau et les assemble en cadre comme les petits garçons qui se taillent des badines dans les branches d'arbre du bon Dieu, en revenant de l'école, my dear.

— Soigneusement, il met en réserve les chevilles et les pieds, puis proprement, de sa bonne lame de Sheffield, Jack ouvre l'abdomen de son amie, fouille un instant dans l'ouverture, puis ramenant le bout de l'intestin grêle, il le roule soigneusement sur ses doigts comme une fillette d'Oxford qui dévide de la laine, aux pieds de sa bonne grand-mère. Des radius et des cubitus amicaux il forme des fourches ; amicalement, soigneusement, il démonte la colonne vertébrale, l'assouplit sur son genou, attache les deux bouts et en forme une chaîne : des chevilles et des pieds il fait d'élégantes pédales.

Maud, un peu fatiguée, appuie négligemment ses cheveux sur le cercueil.

— Des côtes, l'industriel Jack fait les rayons des roues, les jantes. Deux autres, lui servent pour le guidon ; Maud sourit toujours d'un air vague, songeant à quoi ? Qui peut le savoir ?

Pas vous, n'est-ce pas ? Ni moi puisque je vous le demande, alors qui ?...

Regardez plutôt Jack. Maintenant il déroule les intestins, en entoure les roues, réfléchit un moment et descend dans le bar où il jette un ordre bref : « Douze siphons d'eau de Seltz. » La barmaid suspend un instant le savant dosage d'un grog aux épices, s'étonne un peu, mais Jack est un client considérable : les douze siphons sont apportés. Jack remonte aussitôt dans la chambre, renverse un siphon, l'introduit dans son pneumatique et le gonfle.

Prestement, il déclenche le maxillaire inférieur de Maud et le fixe à sa machine en guise de selle.

Maud s'affaisse dans un coin, très fatiguée. A quoi peut-elle penser ? Sait-on ce qui se passe dans l'esprit de ces filles ! Peut-être comprend-elle que le vice entraîne toujours plus loin qu'on ne pensait et que, pour être folle de son corps, on n'en perd pas moins toujours plus qu'on ne pensait tout d'abord, mais qu'importe. Froide-ment, Jack prend sa machine sur son épaule et descend l'escalier, gagne la rue et se perd dans la brume.

Pourquoi n'a-t-il pas pris les cheveux pour en faire un antidérapant ? Le pavé est bien gras ce soir. Il faut filer vite cependant, car Jack n'a pas de lanterne et une contravention est si vite attrapée ; or, Jack est un honnête homme, Jack ne veut pas risquer une simple contravention.

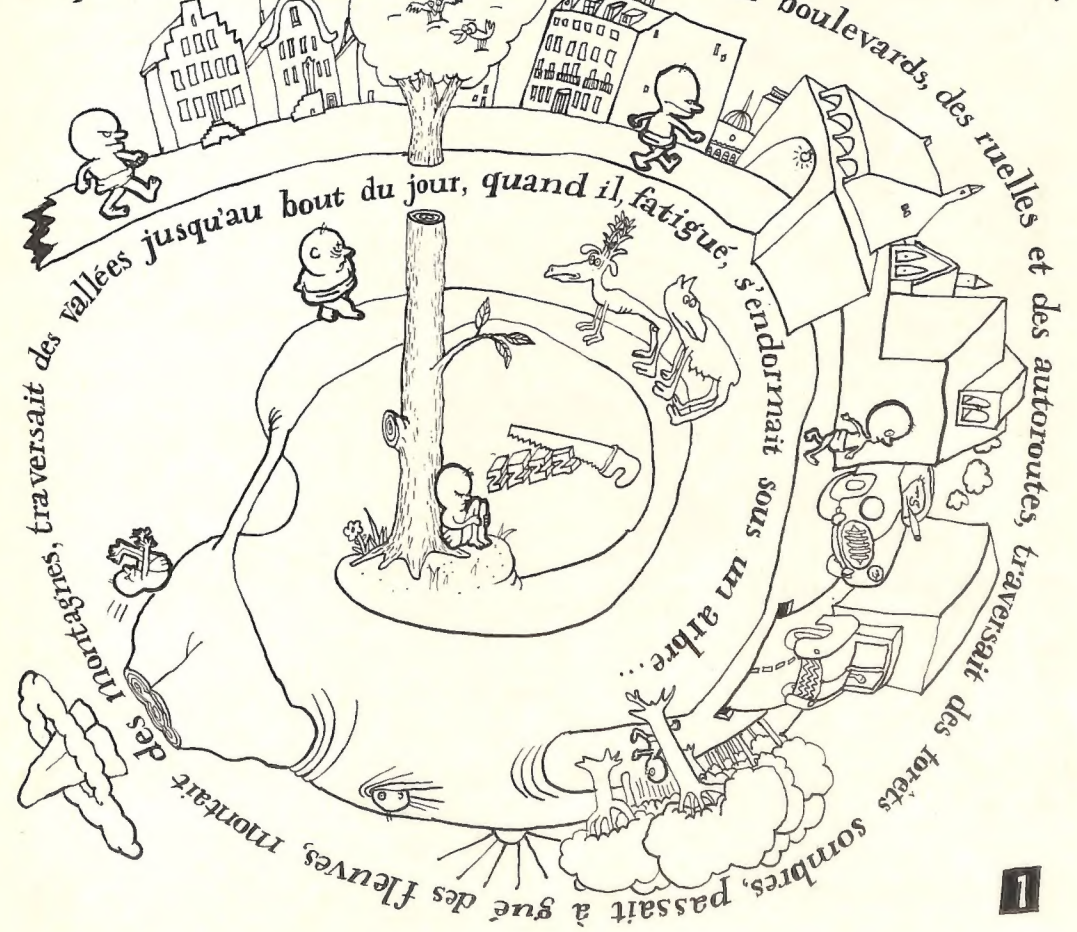
Mais pourquoi, mon Dieu, le « Daily Graphic » annonce-t-il le lendemain, un nouveau méfait de Jack l'Eventreur dans Whitechapel ?

Triste époque, vraiment, que celle où les droits du cycliste sont si peu protégés.

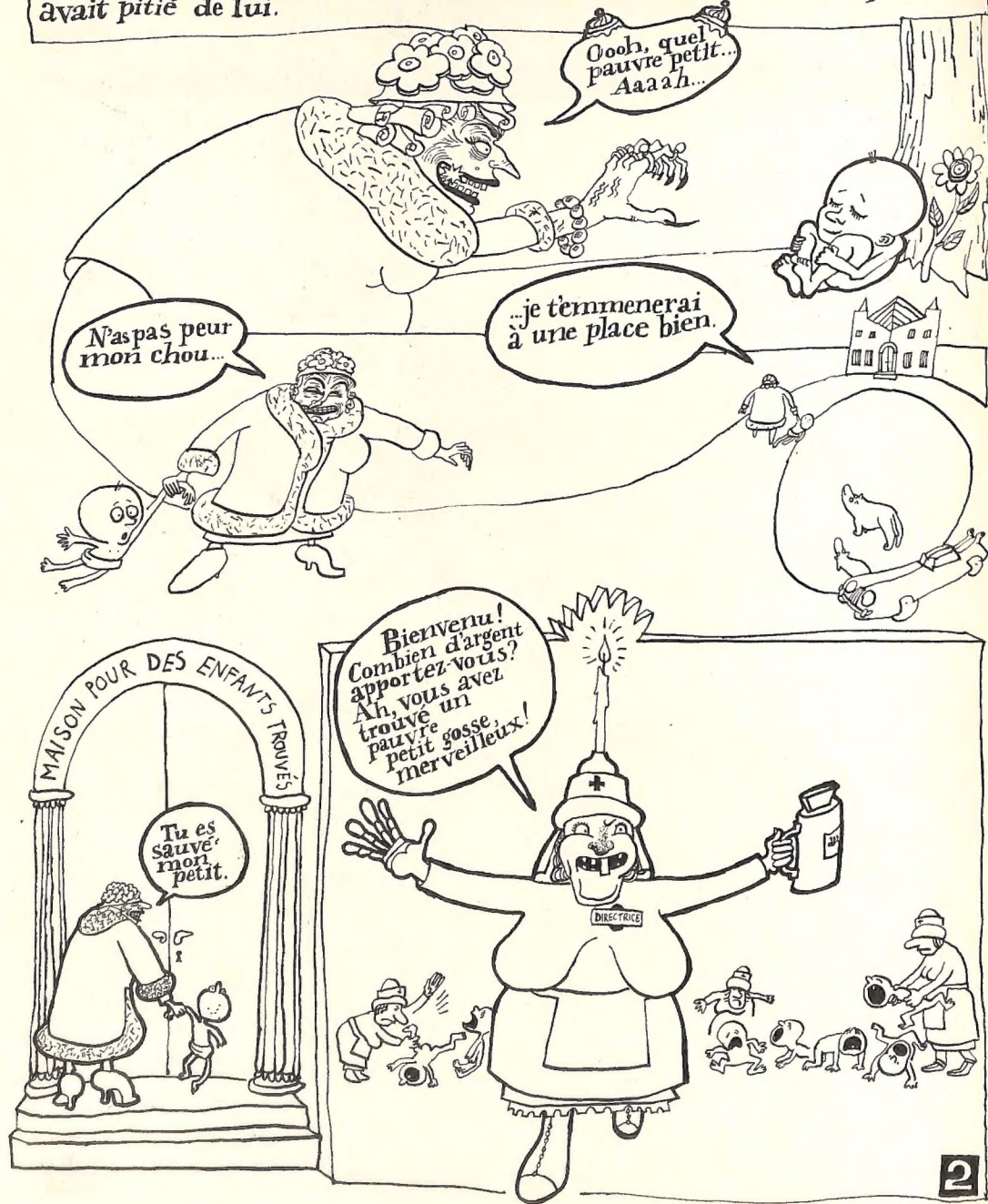
(Contes extraits de « On se moque de nous ». Illustrations de Jacquet. Editions Juven. 1898.)

LE PETIT GARÇON DUPONT

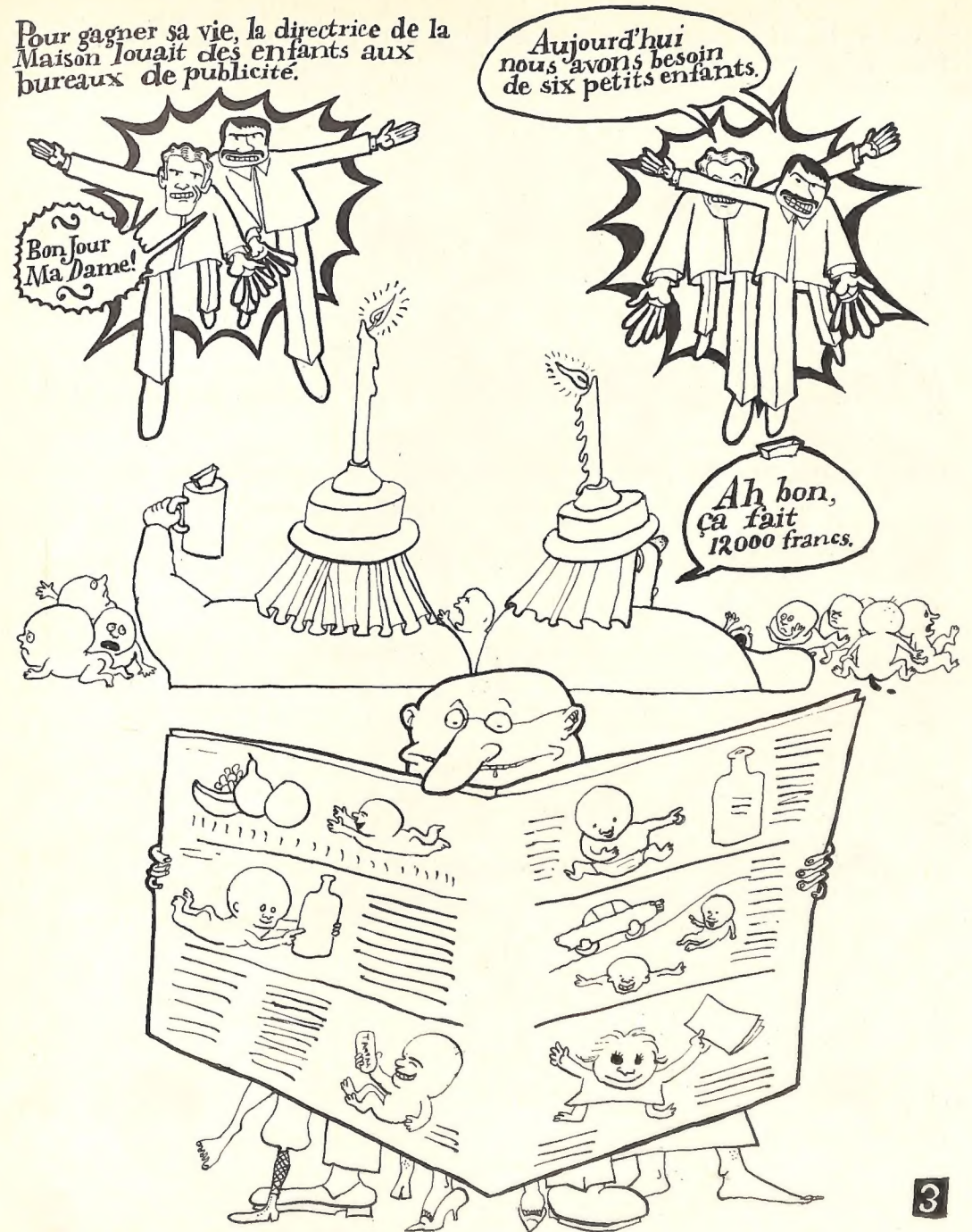
Dès qu'on l'avait appris à marcher, Dupont se mettait en route.



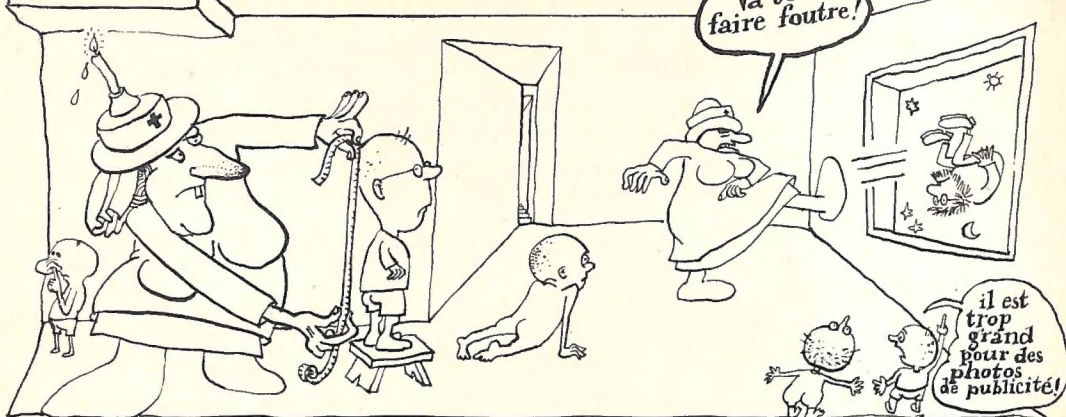
Cette nuit, heureusement, une vieille aimable trouvait Dupont et avait pitié de lui.



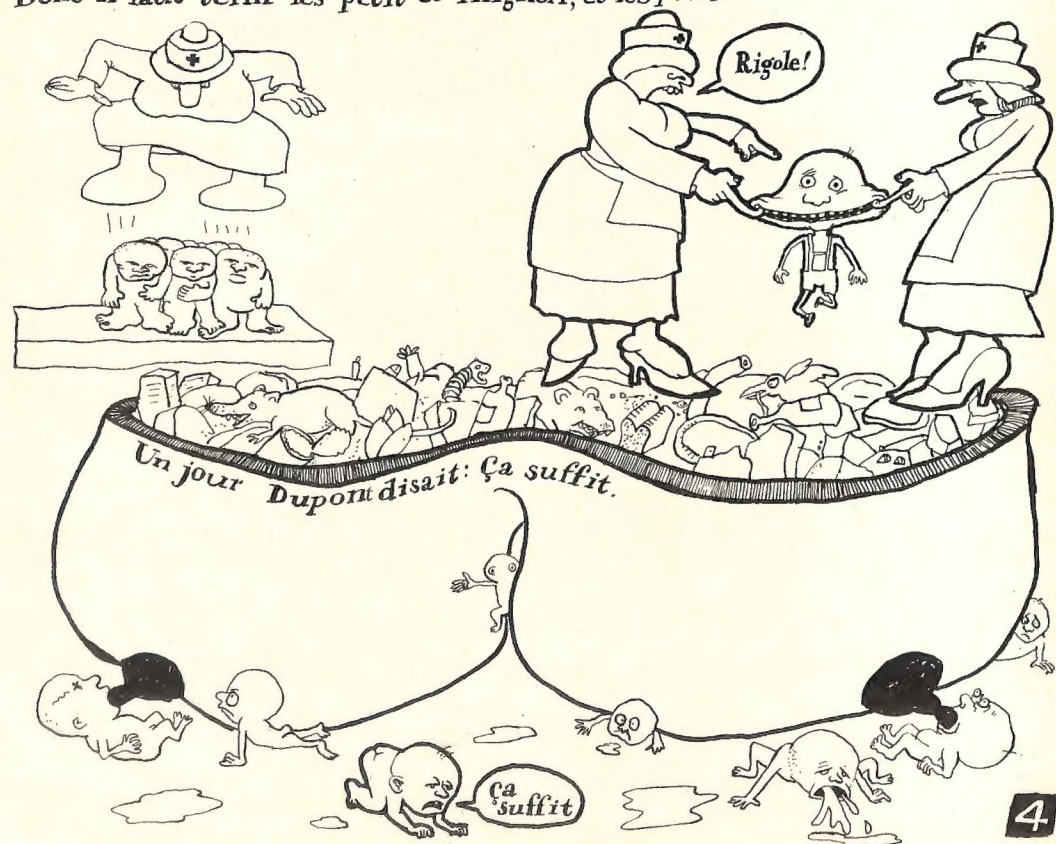
Pour gagner sa vie, la directrice de la Maison louait des enfants aux bureaux de publicité.



Quand les enfants grandissent, ils ne sont plus lucratif pour la directrice.



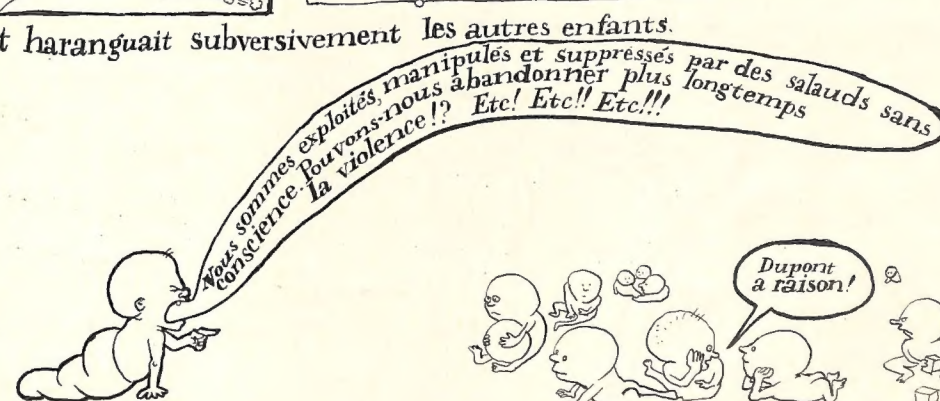
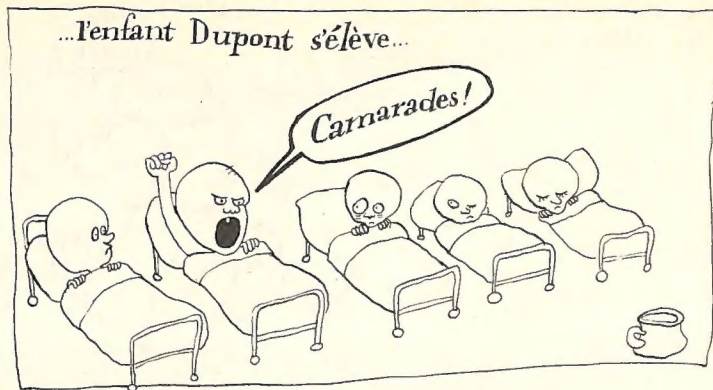
Donc il faut tenir les petit et mignon, et les pas nourrir trop bien.



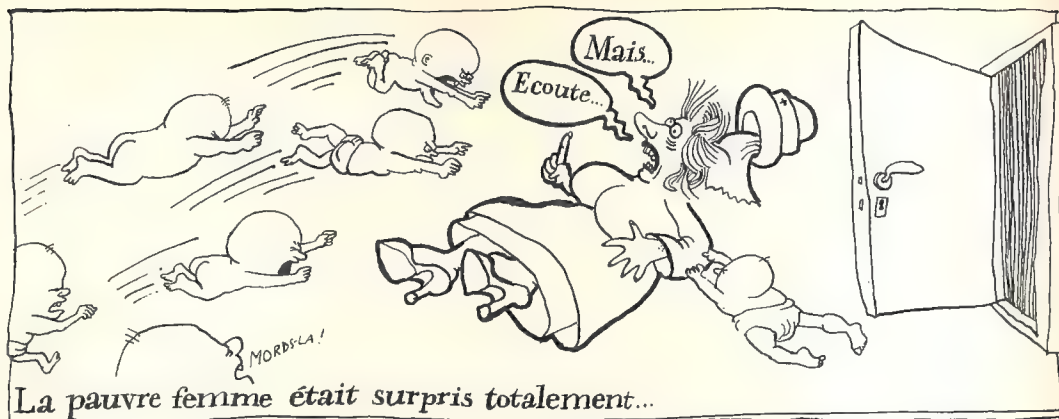
4



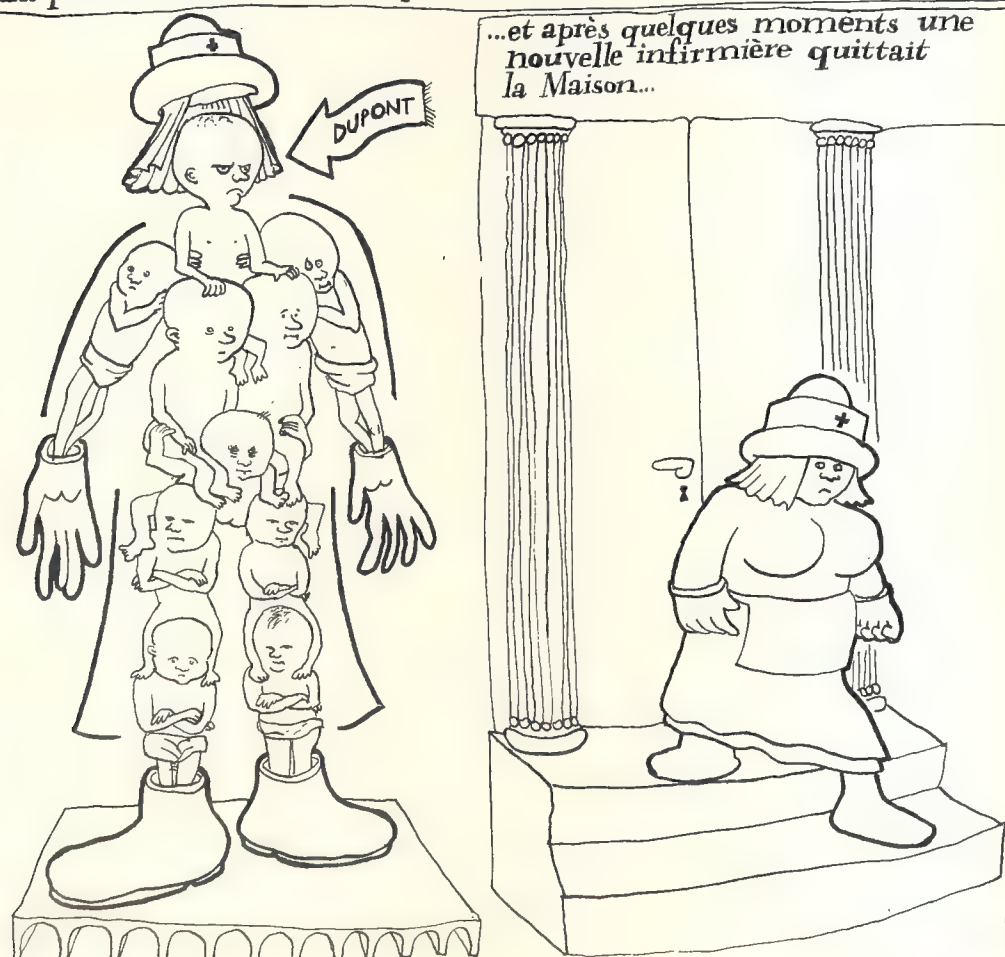
...et haranguait subversivement les autres enfants.



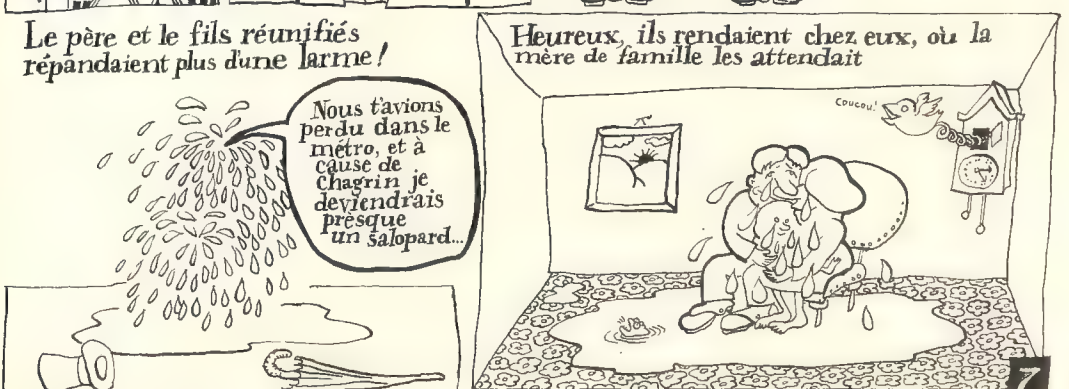
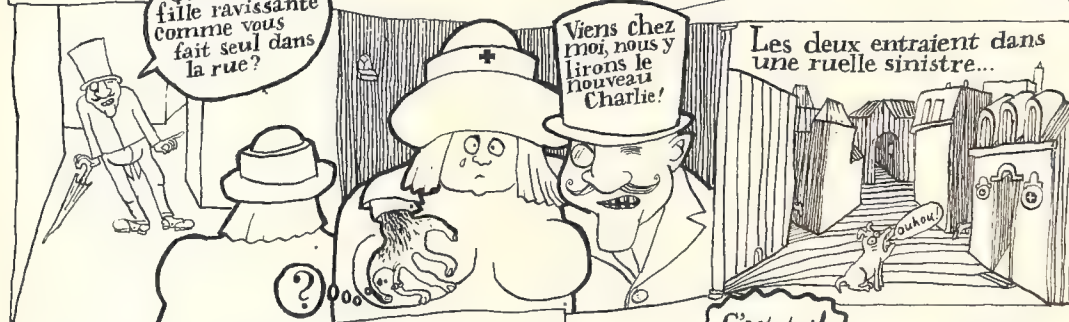
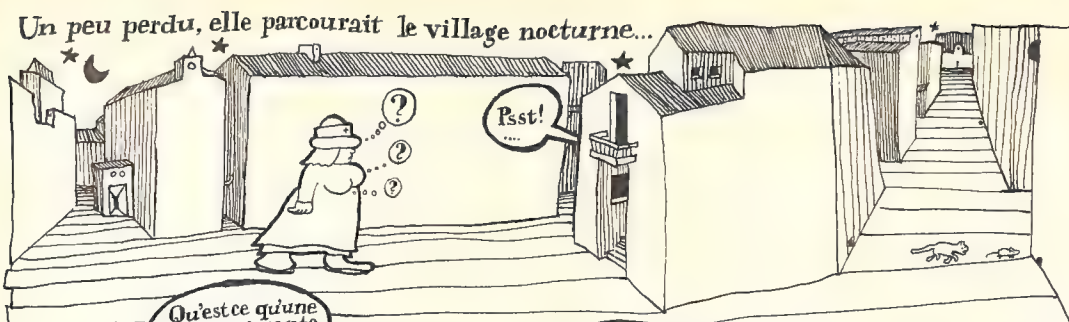
5



La pauvre femme était surpris totalement...



6

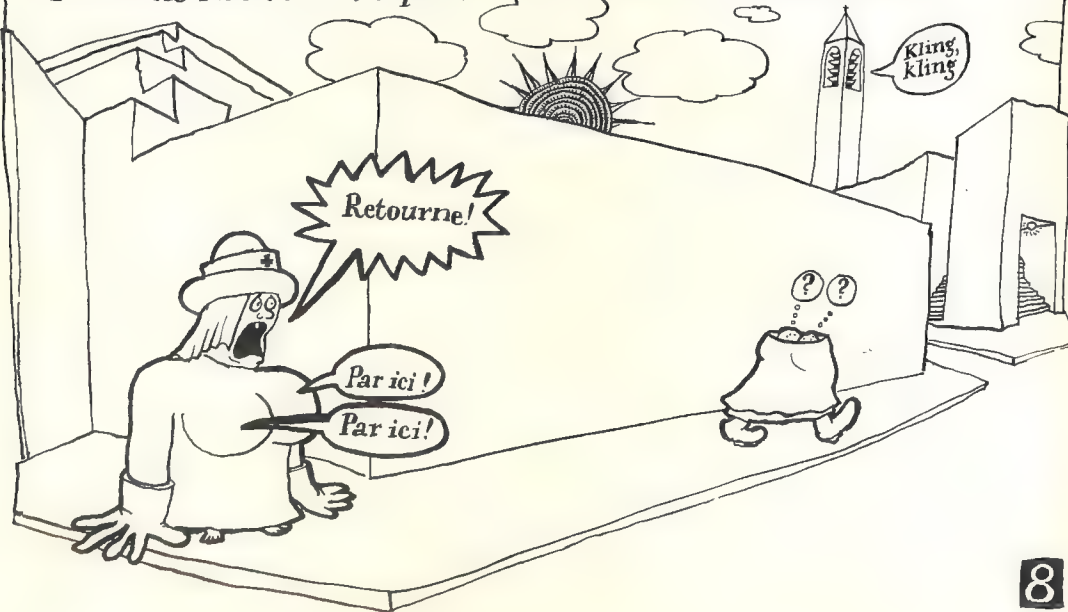


7

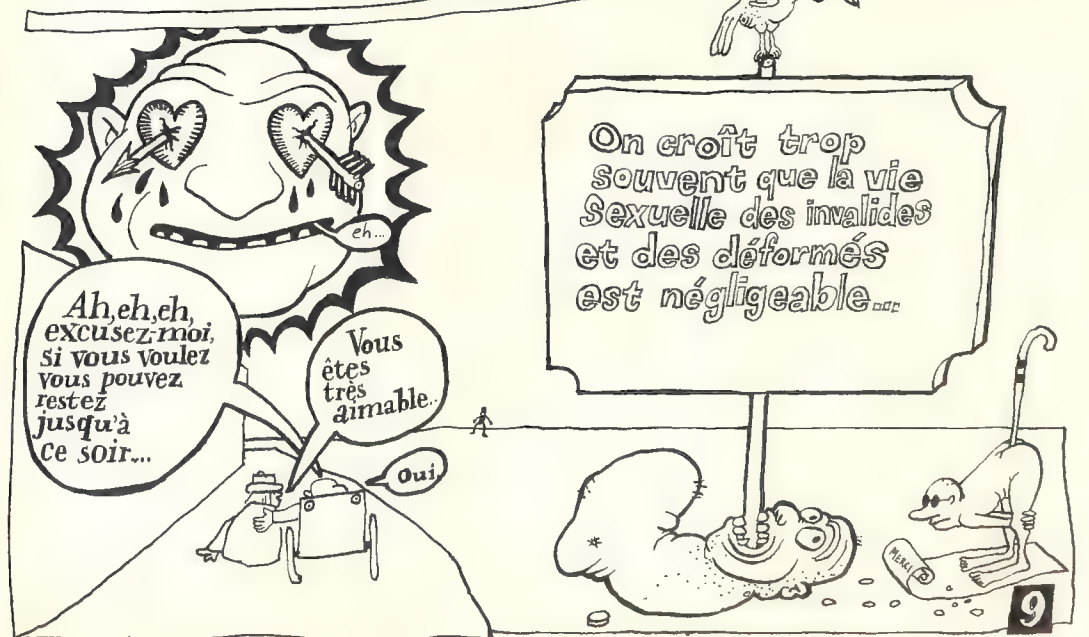
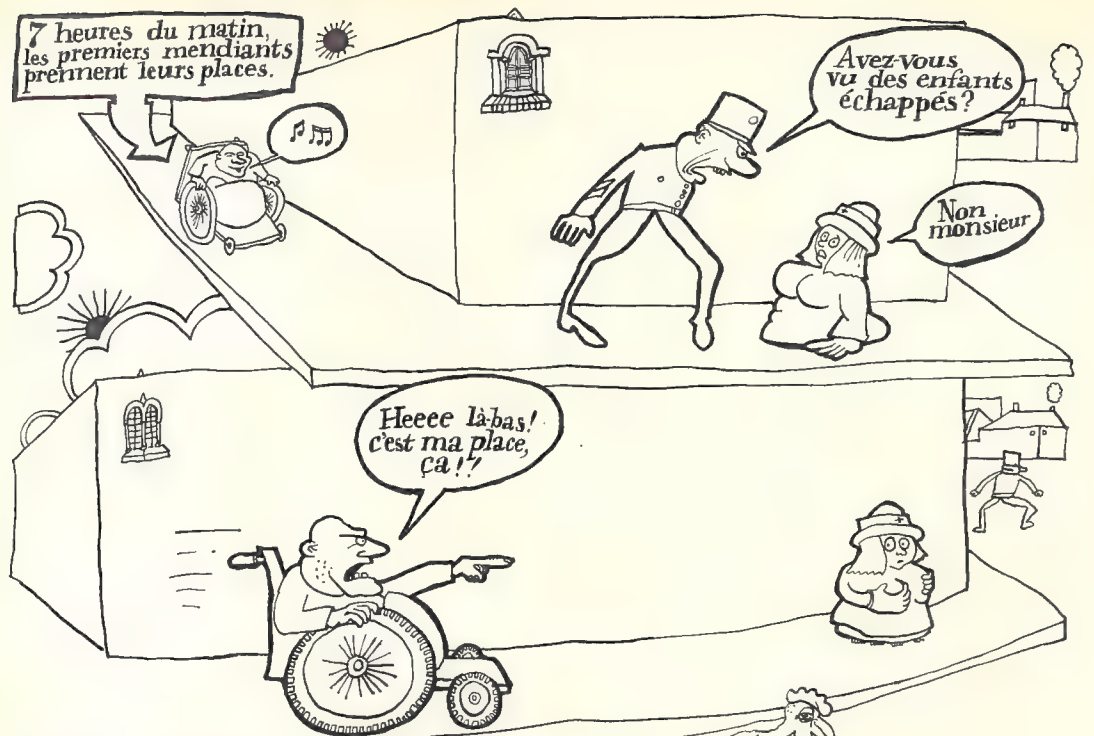
Mais comme souvent, quand les uns sont heureux, les autres souffrent de plus... L'infirmière était irrémédiablement divisée en deux.



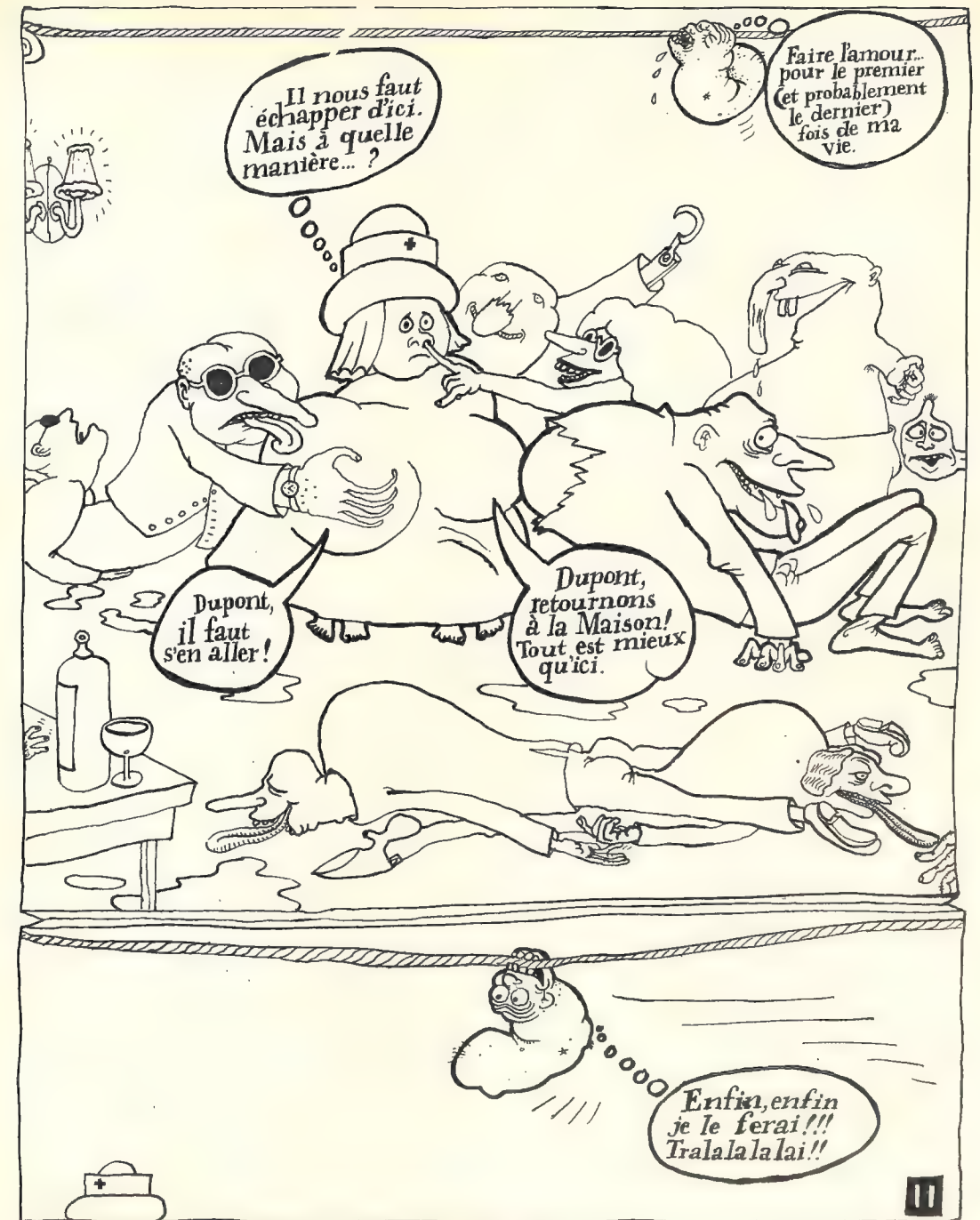
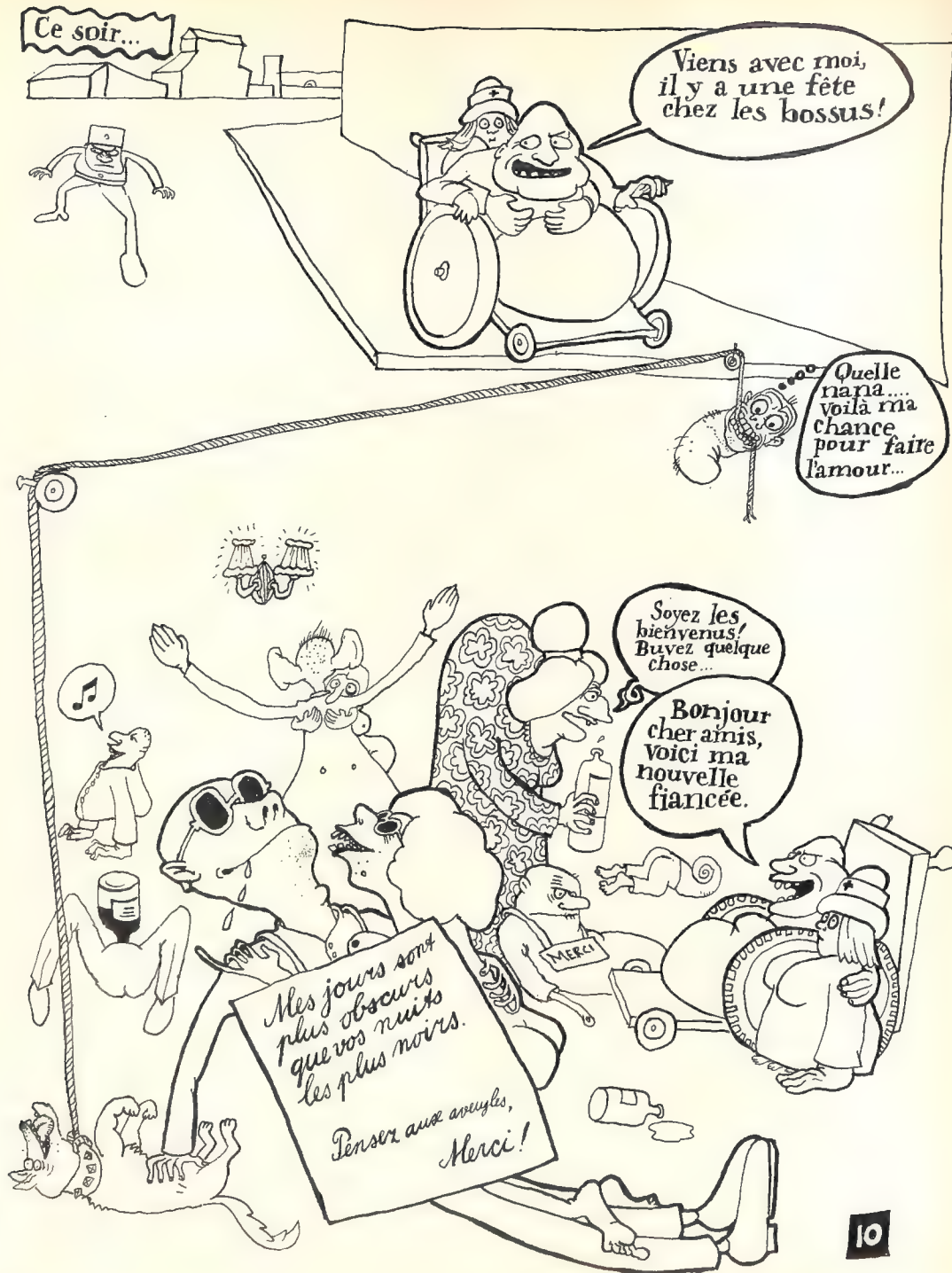
Les deux jambes, en cherchant de la reste du corps, se perdaient, et personne ne les a vu, depuis.

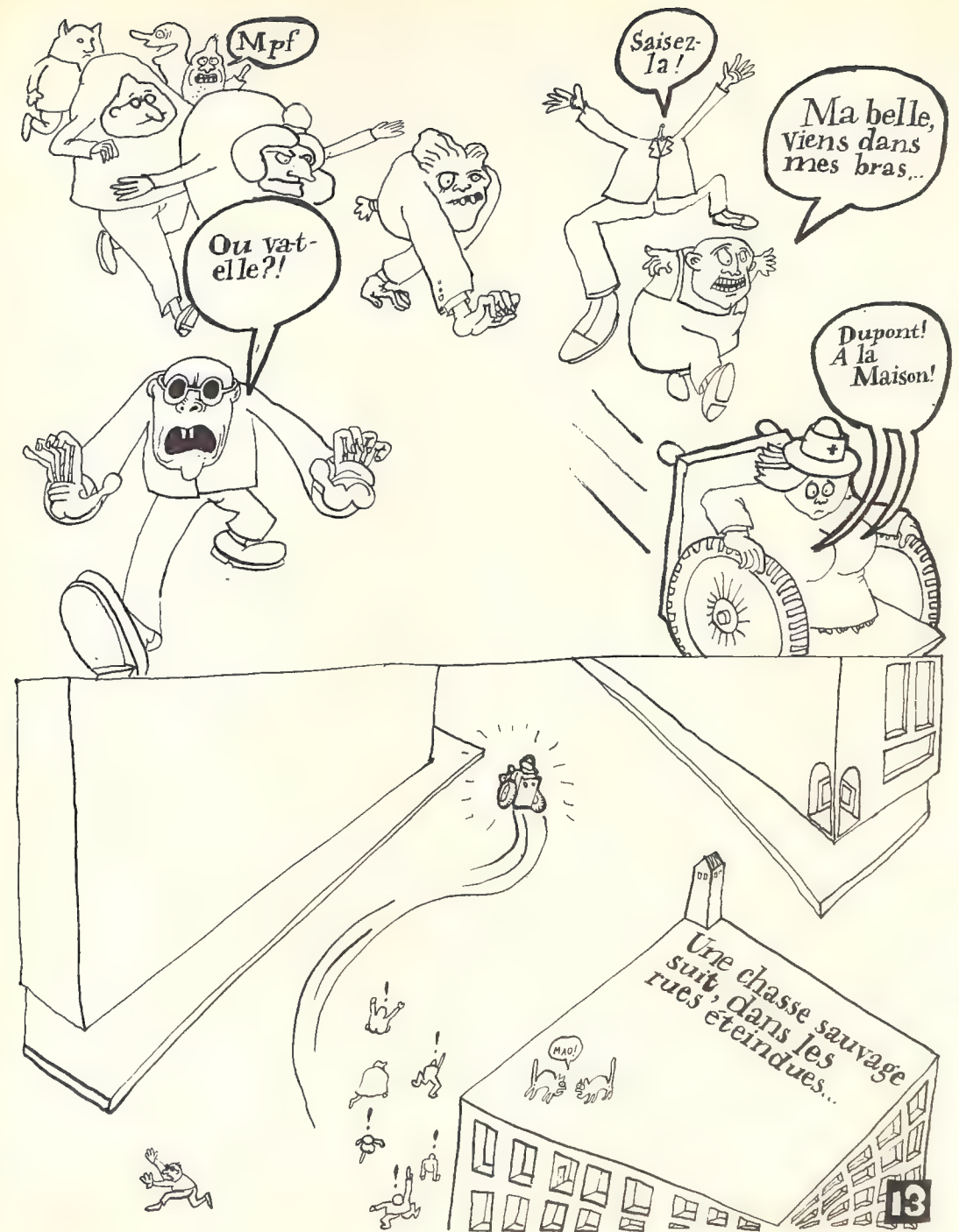


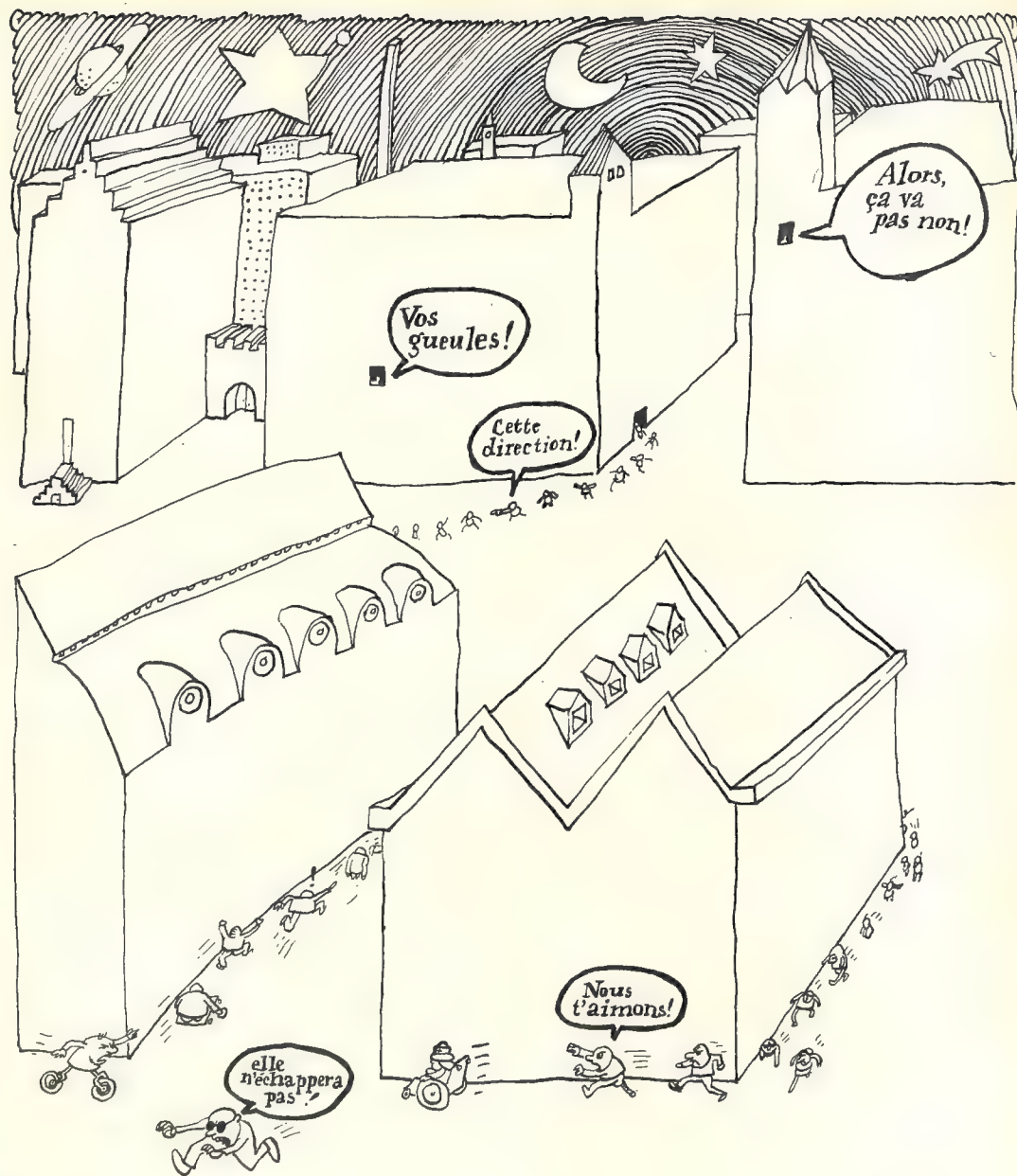
8



9

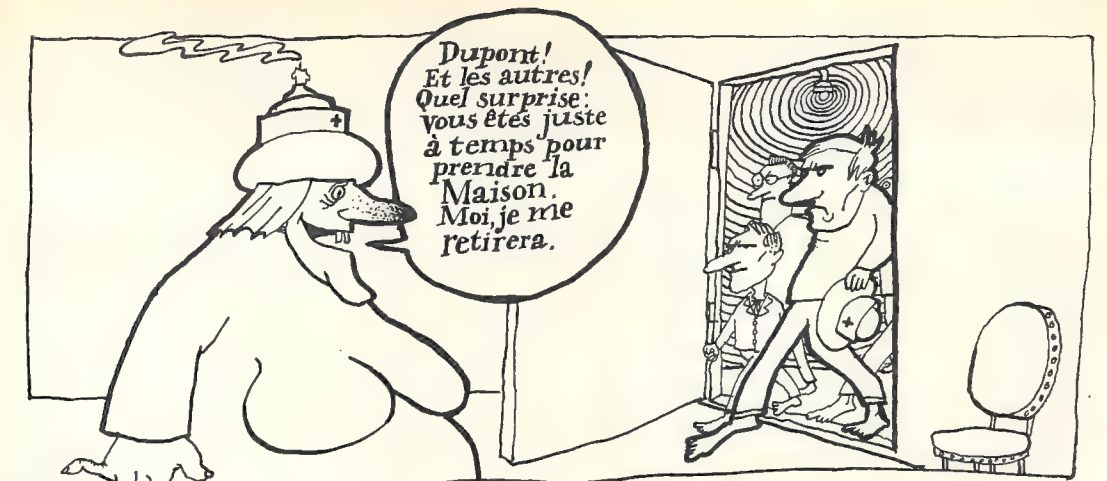
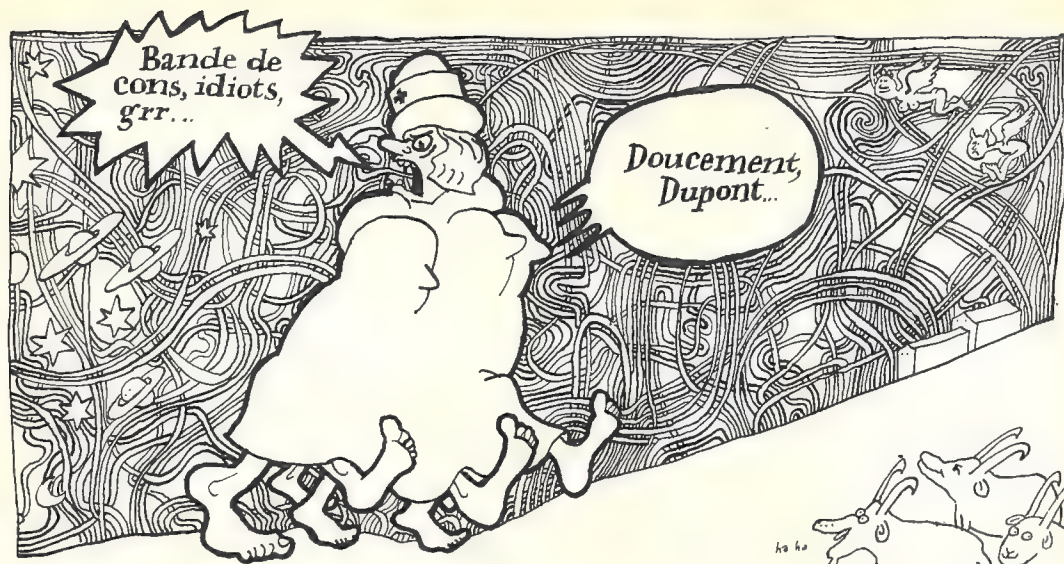




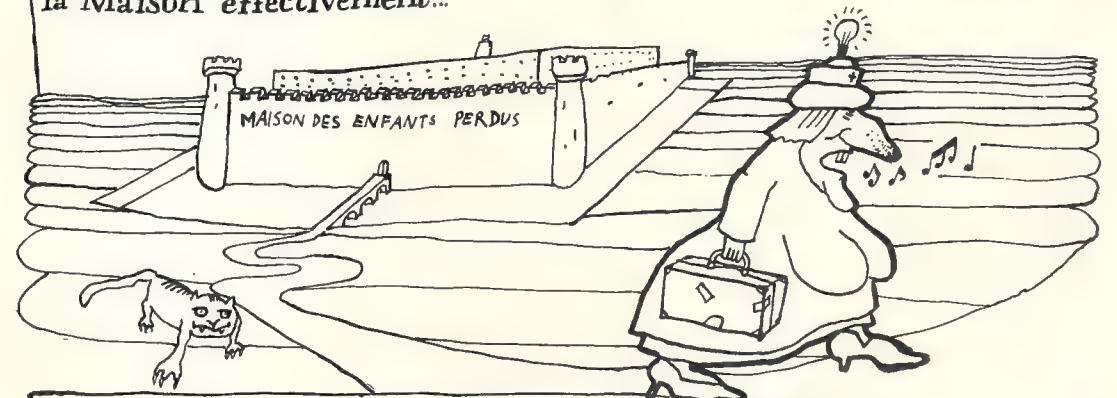


Avec une stratagème ingénieuse Dupont menait ses poursuivus autour d'une maison. Ainsi les invalides furieux tallonnaient éternellement en cercle.



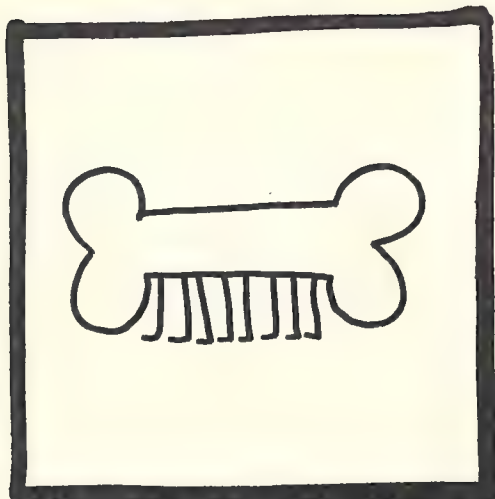


L'histoire a un fin heureux: immédiatement Dupont modernisait la Maison effectivement...

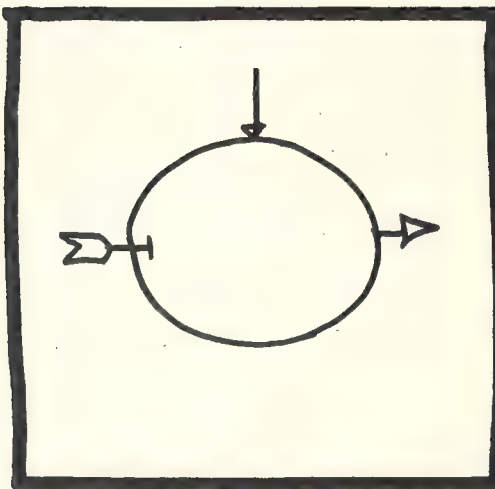


DROODLES

ROGER PRICE



DEUX CHIHUAHUAS TRANSPORTANT UN OS



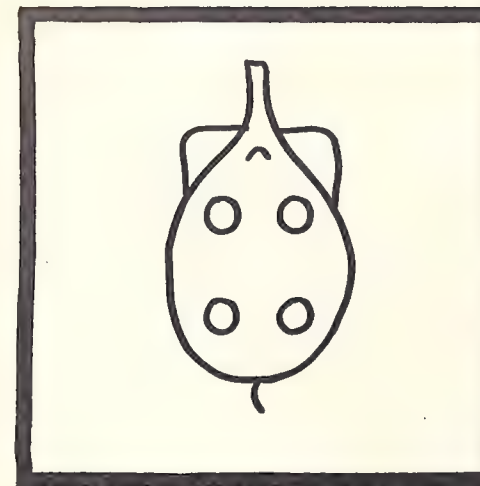
BALLON COURAGEUX

Le ballon de ce droodle (prononcer droudeul) est crevé, mais, courageusement, il refuse d'éclater. Je connais bien des gens qui n'en feraient pas autant.

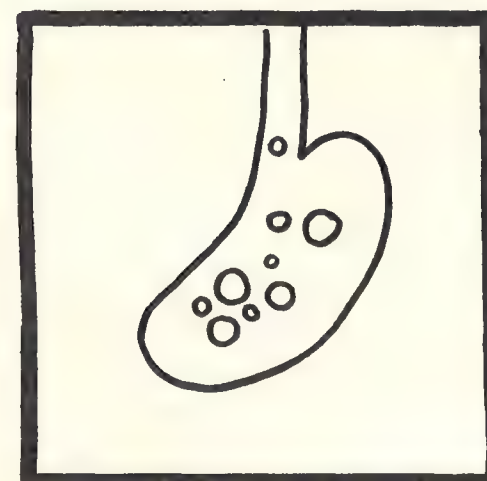
Le chihuahua, connu également sous le nom de « terrier mexicain à poil ras », est la plus petite race de chiens du monde, du moins à ma connaissance. On ne le rencontre guère souvent, sauf en Suisse, où le chihuahua est entraîné à suivre le saint-bernard dans ses expéditions : c'est lui qui porte le verre à cognac.

Il fut une époque où les chihuahas avaient un système pileux extrêmement développé. Comme ils se faisaient marcher sur les poils par les grosses dames à qui ils appartenaient, ils les ont tous perdus les uns après les autres. De nos jours, certains chihuahas portent des manteaux de fourrure, ils essayent de se faire passer pour des pékinois ou des loulous de Poméranie. La plupart d'entre eux, cependant, sont fiers d'être chauves, soutenus par l'espoir secret qu'on finira par les confondre avec Yul Brynner ou le professeur Choron. Quoi qu'il en soit, ce sont tous de gentilles petites créatures : éviter de leur marcher dessus plus qu'il n'est nécessaire.

Post-scriptum. Des éleveurs de chihuahas tiennent absolument à me persuader que le chihuahua et le terrier mexicain à poil ras sont deux races de chiens différentes. J'ai examiné la question, je me suis aperçu qu'ils avaient raison. Néanmoins, je me refuse à changer un mot aux lignes ci-dessus, fidèle en cela à ma ligne de conduite dans la vie, laquelle est la suivante : « Si tout le monde est contre toi et que tu es malade et fauché et que tu n'as aucun endroit où aller ni personne qui puisse t'aider, - souris. » Il se peut que vous ne saisissiez pas immédiatement le rapport avec les chihuahas. Dans ce cas, c'est parfait. Ce que je voulais, c'était vous embrouiller les idées, à vous et à vos pareils, pour vous empêcher de prendre la plume et aller raconter à tout le monde que je me suis trompé.



ELEPHANT PRENANT UN BAIN DE SOLEIL



RADIOGRAPHIE D'UN ESTOMAC SUR LAQUELLE ON DISTINGUE CLAIREMENT UN HOQUET EN VOIE D'ÉPUISEMENT

Ce droodle est tout à fait extraordinaire car les éléphants ne se couchent pas sur le dos. Ils dorment debout et il y a une excellente raison à cela : les éléphants n'ont pas de lit. Cela vaut sans doute mieux pour eux : s'ils en avaient, les gens seraient toujours à les embêter pour voir s'ils dorment avec la trompe sur la couverture ou dessous.

Je suis content qu'on parle des éléphants. Cela me fournit l'occasion de dénoncer une légende tenace en ce qui les concerne. On est toujours à dire que les éléphants n'oublient rien. La belle affaire ! Bien sûr, qu'ils n'oublient rien ! Ce n'est pas un éléphant qui irait oublier l'endroit où il a garé sa voiture. Ce n'est pas un éléphant qui irait oublier de payer son loyer ou de souhaiter son anniversaire à sa femme (les éléphants ne souhaitent pas leurs anniversaires à leurs femmes). Mais faites un essai. Offrez un coffre-fort à un éléphant, vous verrez s'il n'oublie pas le chiffre de la combinaison aussi facilement que vous et moi.

J'ai inventé les quatre droodles (prononcer droudeul) que vous venez de lire, pendant que le docteur Kitzinger battait les cartes, un soir qu'avec le docteur Schwine ils m'avaient invité à faire un petit poker entre amis dans leur laboratoire à l'Université. Je ne me suis guère amusé, ce soir-là : Mme Schwine avait insisté pour se mettre derrière moi, sous prétexte qu'elle me porterait chance, et elle n'avait pas arrêté de jacasser pendant toute la partie, à dire des stupidités du genre : « J'ai lu dans le journal que le roi et la reine d'Angleterre s'étaient acheté des nouveaux carreaux. » Ou bien : « Vous avez vu mes gants ? J'en ai deux paires de neufs. » Ou encore : « C'est vrai que les chèvres ne mangent que du trèfle à partir de huit heures ? » Vous voyez le genre. Une fois, j'avais un royal-flush, elle s'est mise à trépigner, à pousser des cris, des hurlements, tant et si bien que le docteur Schwine et le docteur Kitzinger, dégoûtés, ont jeté leurs cartes sur la table avant même que j'aie eu le temps d'ouvrir la bouche pour ouvrir. Je les admire d'arriver à jouer si bien avec une bonne femme pareille en face d'eux.

(traduit de l'américain par Delfeil de Ton)

vient de paraître

Enfin un album de dessins qui n'est pas un simple recueil ! Avec cet « Hommage à Toulouse-Lautrec », Ronald Searle publie son meilleur livre depuis longtemps. Peut-être son meilleur livre, tout court. Il y a là-dedans une jubilation qui va bien au-delà du gag, on ne se lasse pas de le regarder.



LE BISTROT D'EMILE

WOLINSKI



problèmes
de notre temps :
le malaise agricole

FAUT-IL TUER LES PAYSANS?

FANTASIA CHEZ LES PLOUCS

Vous roulez tranquillement sur une belle route de France ombragée de cantonniers centenaires. La petite auberge s'est montrée à la hauteur de sa renommée. Au pousse-café, votre secrétaire s'est montrée à la hauteur de ses certificats. Vous rapportez un beau contrat, votre conscience professionnelle vous joue un air de harpe et vous regardez défilér, à 130, les bons paysans courbés sur la glèbe.

Zzzzinn... boum ! Quelque chose a traversé votre pare-brise. Votre nez et vos lunettes sont maintenant mêlés en une bouillie bien homogène. La secrétaire a serré le frein à main, juste à temps. Elle a ramassé l'objet : une betterave. Enorme. Et dure !... Elle a tout vu. L'attaque est venue d'une charrette à bœufs pleine de paille qui doublait à une allure folle et a disparu à l'horizon. C'est miracle si vous êtes en vie.

Vous n'êtes que l'une des 1 648 victimes quotidiennes du malaise paysan.

La campagne bouge. La colère fume dans les gros sabots. Le monde rural rue dans les bran-cards. La nuit, les forges clandes-

tines rougeoient, les enclumes sonnent sourdement, emmaillottées de chaussettes pour étouffer le bruit : ce sont les fusils et les mitraillettes familiaux, paisibles reliques du temps du maquis, que l'on transforme fébrilement en fourches et en faux, armes terrifiantes des grandes jacqueries.

Si le citadin risque hors de la ville un orteil timide, il ne voit autour de lui que mâchoires serrées, regards farouches et nez morveux. Les poings se crispent, les crachats sifflent à ses oreilles. Les poules lui fientent sur la tête, les chevaux lui marchent sur les pieds, les râdeaux se dressent à son approche et lui cassent les dents, les deux grands bœufs dans leur étable se le renvoient à coups de cornes par-dessus le râtelier pour faire rire la vache de M. Bonbel. Peu à peu s'insinue en lui la sensation d'une vague hostilité. C'est le malaise paysan.

Las d'enjamber des barricades de tracteurs et de recevoir des tas de fumier dans l'œil, le citadin regagne sa ville pour se laver et réfléchir.

Au début, les paysans s'étaient contentés de dissimuler des messages dans les artichauts : « Cet artichaut m'a été payé 3 centimes. Combien l'avez-vous payé ? » Le Parisien mordait

dans le message, crachait le papier dans son assiette et courrait aux cabinets se laver la langue, tout empâtée d'encre de stylo à bille. Pas content, il s'en prenait au garçon et supprimait le pourboire. Les syndicats de garçons de restaurant votèrent contre les paysans.

Ne recevant pas de réponses à leurs premiers messages, les paysans en fourrèrent partout : dans les œufs, dans les escargots, dans les lentilles. Les Parisiens finirent par prendre en grippe ces feignants qui passaient leur temps à écrire des bêtises au lieu de semer le grain des moissons radieuses. Les paysans, ulcérés, décidèrent de passer à l'action.

Aujourd'hui, la rupture est consommée. Le cercle des fourches se resserre autour des villes. Un commando rural de choc sur moissonneuse-lieuse a pu pousser une pointe jusqu'à la place de la Concorde et repiquer quatre hectares de poireaux « Merveille du Président Félix Faure » sur l'asphalte avant d'être repoussé au jet de liquide anti-doryphores.

Le monde, anxieux, s'interroge. Comment les doux paysans en sont-ils venus à délaisser leurs pipeaux et leurs brebis frisées pour brandir l'étendard de la révolte ?

Le grand coupable, c'est Henri IV. S'il n'avait pas com-



mencé à leur parler de bouillon Kub tous les dimanches pour avoir leurs voix au référendum, on n'en serait pas là. Et quand son ministre Sully comparait la-bourage et pastourage aux mamelles de Brigitte Bardot, il semait dans les cerveaux rustiques les germes des concupiscentes qui poussent aujourd'hui les gars de culture à l'assaut des écoles confessionnelles de jeunes filles. Maintenant, le mal est fait, inutile de se lamenter. Voyons plutôt comment se présente le problème.

Le paysan est malheureux. C'est un fait, et il serait vain de se le dissimuler. Il faut oser regarder en face les tares de notre civilisation afin d'y porter remède. Oui, le paysan est malheureux. Pourquoi est-il malheureux ? Il est malheureux parce qu'il se croit malheureux.

Le paysan sait que l'homme des villes jouit d'un confort inconnu aux champs. Il voit dans le journal des gens habillés tous les jours en dimanche, avec des cravates mécaniques et des cheveux bien peignés. Pendant qu'il mange son quignon de pain noir frotté d'orties, il voit à la télévision des ouvriers de chez Citroën manger de la dinde en rotant poliment derrière de jolies serviettes en papier. Pendant qu'il se soulage sur le fumier, parmi les poules, son pan de chemise rabattu sur la tête parce qu'il pleut, il voit à la télé un employé de chez Félix Potin vaquant à ses besoins naturels dans un décor de rêve. La chasse d'eau le fascine. C'est humain.

Alors, le paysan perd sa gaieté spontanée. Il se met à ruminer. Des mots empoisonnés tournent dans sa tête : hauts salaires, Sécurité Sociale, retraite, eau courante, ski nautique, dents blanches, haleine fraîche... Et le paysan pleure. Sa main se tend vers sa fourche fidèle...

Il faut aider nos frères paysans,

c'est une tâche sacrée. Nous devons tout faire pour leur rendre la paix et la dignité et pour leur assurer dans la société moderne la place qui leur est due : au fond de la cour, sous le toit à cochons.

POUR UN STATUT DU PAYSAN

D'abord, supprimer les agents de contamination : interdiction absolue de la radio, de la télévision, des journaux, des livres et du cinéma dans les agglomérations de moins de 100 000 habitants. Interdire également le papier hygiénique et les distributeurs automatiques de cachous, qui donnent le goût du luxe.

On mettra tout en œuvre pour rendre à la vie rurale sa saine et virile rusticité. Tout ce qui rend l'être humain douillet, frileux, maniéré, discutaillier, sera supprimé, ainsi que tout ce qui peut troubler la confiance du paysan dans la bonté de Dieu et l'harmonie du monde.

Pas de médecin dans les campagnes. Le rebouteux et le buis bénit sont bien plus efficaces sur la rude nature du paysan. Pour les accouchements, le vétérinaire donnera un coup de main après avoir aidé la vache à mettre bas. Ça ne fera qu'une visite à payer. A défaut, le châtreux de verrats est parfaitement qualifié. La paysanne n'a qu'à se débrouiller pour que l'heureux événement se produise à l'époque où l'on châtre le verrat. La maison Ogino étudie un calendrier spécial pour la campagne.

La science citadine n'est pas bonne pour les ruraux. Elle les conduit à la mollesse et à la politique. Il sera interdit d'apprendre à lire aux paysans (sauf les chiffres, bien entendu, afin qu'ils puissent payer leurs impôts).

Ceux d'entre eux qui savent déjà lire devront désapprendre dans un délai très court. Les instituteurs seront remplacés par les vieilles impotentes du village qui apprendront aux enfants « Notre Père », « Je vous salue, Marie » et l'histoire du loup-garou. A cinq ans, un enfant rural normalement constitué aura terminé ses études et pourra être attelé à la charrue. Ça économisera un bœuf.

Le vrai paysan est taciturne. Il sera interdit d'apprendre à parler aux paysans, sauf les mots strictement nécessaires : « Hue ! », « Drrr... », « Sacrée saloperie de carcan ! », « Vingt dieux de foutue vieille charogne ! ». Cela suffit largement pour faire une honnête carrière dans la betterave à sucre et gagner son paradis à la fin.

Des lois sévères devront protéger la belle race paysanne contre la dégénérescence provenant de mélanges avec les sous-races citadines abâtardies.

Les villes seront strictement interdites aux paysans. Tout rural s'approchant à moins de 10 kilomètres d'une agglomération urbaine ou d'une route nationale sera abattu sans sommation. De même, il sera interdit aux citadins de sortir des villes, sauf pendant les vacances, période où les campagnes seront provisoirement vidées de leurs paysans que l'on regroupera dans des camps en Lozère.

Tout citadin devra prouver que ses ancêtres étaient citadins depuis cinq générations au moins (dix générations pour les Parisiens). Faute de pouvoir fournir ces preuves, il sera considéré comme plouc et traité comme tel.

Tout paysan sera astreint au port d'un insigne de forme et de couleur spéciales (par exemple une étoile à six branches, de couleur jaune, portant en lettres noires le mot PLOUC). Il ne de-

vra jamais s'en séparer. Il devra en outre porter obligatoirement le costume folklorique du paysan de chez nous : grand chapeau de paille pointu à larges bords avec trous pour les oreilles (quand le soleil tape, c'est le cheval qui le porte), salopette couleur purin avec pièces carrées de teintes vives aux genoux et, au fond, orifice à bords irréguliers laissant passer un grand morceau de chemise gris-sale. Aux pieds, sabots de sapin fourrés de paille. Le paysan se lavera chaque samedi lorsque, rentrant du bistrot, il tombera dans l'abreuvoir.

Les paysans seront admis à l'honneur de servir sous les drapeaux. Ils accompliront leur service militaire dans des casernes spéciales pour paysans afin de les préserver du contact pernicieux des recrues citadines. Leurs armes seront leurs poitrines et leur foi. En cas de guerre, ils marcheront devant les chars pour faire exploser préventivement les mines.

DE LA REFORME AGRAIRE

Tout le monde vous le dira, les plus malheureux parmi les paysans sont les petits propriétaires indépendants.

Le paysan a besoin d'un maître.
Il aime obéir et se sentir protégé.

Le paysan est fait pour appartenir à quelqu'un. C'est un instinct naturel qu'il serait criminel de contrarier.

Il faut donc procéder à une redistribution des terres. Les petits domaines seront regroupés et donnés à de grands propriétaires dont la vocation agricole s'est ancestralement affirmée : MM. Jean Gabin, François Mauriac, Boussac, Rothschild, le comte de Paris, etc. Pour faire

plus joli, le propriétaire s'appellera « seigneur ».

Le paysan aimera son seigneur, qui le lui rendra bien, même s'il est trop discret pour le laisser voir. Le seigneur protégera son paysan contre les prétentions de tout autre seigneur. Moyennant quoi, le paysan ôtera son chapeau quand il rencontrera son seigneur et remuera la terre pour lui.

Pour bien marquer en quelle estime il tient son seigneur, le paysan ne s'assiera jamais en sa présence. Il ne s'assiera d'ailleurs pas davantage en aucune autre circonstance. Il mangera debout, au moyen d'un sac d'avoine attaché à ses oreilles, dormira debout, à l'écurie, déféquera debout, se reproduira debout et mourra debout, bien d'aplomb dans la glaise.

Le paysan ne mangera jamais de viande, même pas celle des vaches crèvées de tuberculose, laquelle sert à faire du bouillon pour les malades des hôpitaux. La viande est nourriture de seigneur. Les bas morceaux seront attendris, maquillés et vendus aux citadins au profit du seigneur.

Le paysan ne devra pas chasser les lièvres qui dévorent ses raves, ni les tuer à coups de fourche. Les lièvres sont gibier de seigneur. Si le paysan trouve un os, il le portera au chien du seigneur ou à l'usine du seigneur qui en fera du potage au poulet pour les citadins.

Le paysan ne devra pas manger les glands. Dieu a fait les glands pour les cochons. S'il y a trop de glands, le seigneur en fera du café en poudre pour les citadins.

Si le chien du seigneur fait sa crotte dans la soupe du paysan, le paysan se gardera bien de manger la crotte. Il la portera au seigneur qui en fera des marrons glacés pour les citadins.

Chaque semaine, après la grand-

messe, le paysan portera le bonjour à son seigneur en même temps qu'un panier de fruits, de beurre et de poulets. Ce jour-là, le pan de chemise qui passe par le trou de son pantalon sera propre. Il lèchera les souliers de son seigneur qui lui tapotera la tête avec bonté.

Quand les enfants du seigneur
voleront les pommes du paysan,
le paysan leur fera la courte
échelle.

Quand le seigneur daignera remarquer la femme ou la fille aînée du paysan, le paysan veillera personnellement à ce qu'il ne manque point de lumière.

L'argent corrompt tout. Le paysan ignorera l'usage de l'argent. Il payera en vaches et en moutons. C'est d'ailleurs plus pratique : ça ne trône pas les poches et ça marche tout seul.

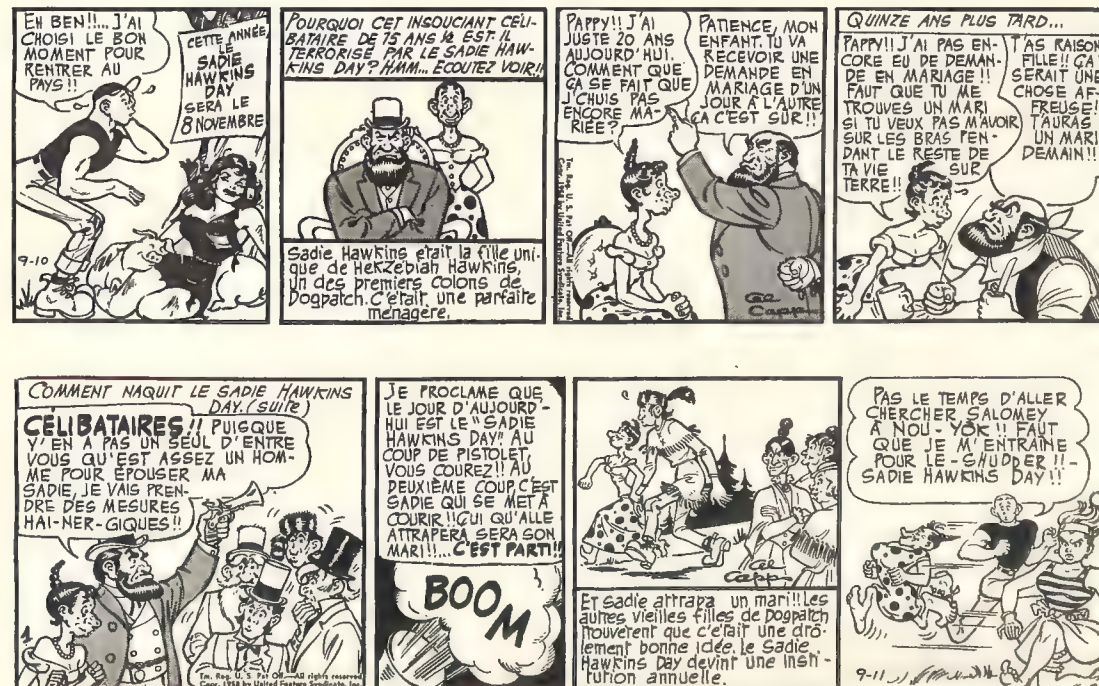
La lumière électrique fatigue la vue. Pas d'électricité à la campagne, sauf bien entendu dans les champs pour que le paysan puisse travailler vingt-quatre heures par jour. A ses moments de liberté, il aidera la poule à couver.

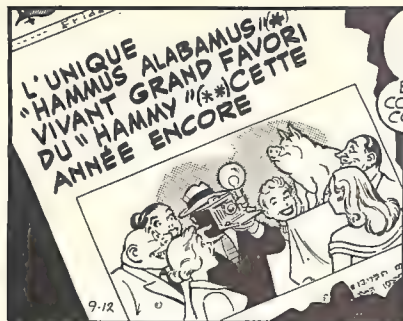
Mais notre amour pour notre frère paysan et notre désir d'améliorer ses conditions de vie ne doivent pas nous faire tomber dans l'excès contraire. Dans son propre intérêt, il ne faut jamais laisser le paysan oublier ce qu'il est. Le mot « paysan » doit garder toute sa valeur d'injure. Le plouc doit être bien persuadé qu'il est et restera un serf taillable et corvéable à merci, un gusgusse et un jean-foutre. Il ne deviendra jamais un citoyen, même s'il porte une casquette de poinçonneur du mètre. Si le cultivateur se croyait l'égal du Parisien, où irions-nous, je vous le demande, chercher de bons ploucs pour se faire poinçonneurs, CRS, instituteurs, flics, prostituées, bonnes d'enfants ou présidents de la République ?

cayanna

pour salomey !

L'LABNER





L'UNIQUE "HAMMUS ALABAMUS" VIVANT GRAND FAVORI DU "HAMMY" CETTE ANNÉE ENCORE



ÇA TE FERAIT-Y PAS PLAISIR D'ALLER À NOU-YORK, MON GARS, POUR VOIR UN MEMBRE DE TA FAMILLE COURONNÉ COMME LE COCHON DE L'ANNÉE ?



OUI, MAIS ILY A DES FORCES HORS DU MONDE, PAR EXEMPLE SUR LA PLANÈTE PINCUS N°2, À 73.000 000 005 KILOMÈTRES DE LA TERRE...

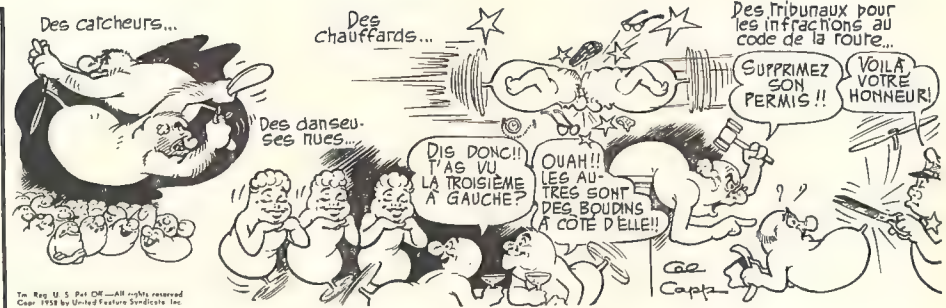
LES SAVANTS ADMETTENT QU'IL EXISTE DANS L'ESPACE DES MILLIONS DE PLANÈTES SUR LESQUELLES EXISTENT DES FORMES DE VIE INTELLIGENTES... L'UNE D'ELLES EST LA PLANÈTE PINCUS N°2.

Les indigènes de Pincus numéro 2 (nommés les Pincushions) sont particulièrement bien fournis par la nature.

Sur Pincus on ne paie pas de péages pour emprunter les autoroutes.

Il n'y a pas de marchands de hot-dogs sur Pincus. Ils seraient regardés comme de mauvais goût.

TOUT CE QUE NOUS AVONS SUR TERRE, ILS L'ONT AUSSI SUR PINCUS NUMÉRO 2, MAIS EN MEUX.



Les indigènes de Pincus (les Pincushions) sont les hommes d'affaires les plus habiles de tout l'univers !!

Chaque petit Pincushion reçoit à sa naissance un million de Spurnickels...

...et il doit tout dépenser avant sa mort.

Tous les agréments que nous avons sur la terre, ils les ont. Des délinquants juvéniles avec des coureurs à cran d'arrêt.

A 73.000.000.005 Km DE LA TERRE, SUR LA PLANÈTE PINCUS NUMÉRO 2, WALT PINCUS, LE GÉNIAL PÈRE DU DESSIN ANIMÉ ET DU GRAND REPORTAGE DE CINÉMA, PROJETTE SON DERNIER FILM "LA VIE SUR LA PLANÈTE TERRE". LES JEUNES PINCUSHIONS SONT RAVIS.



NOUS SOMMES MAINTENANT DANS LES STUDIOS DE WALT PINCUS, LE GÉNIAL DESSINATEUR CINÉASTE DE LA PLANÈTE PINCUS NUMÉRO 2.

WALT, J'AI UNE IDÉE FORMIDABLE !! VOUS CONSTRUISEZ UN TERRAIN DE JEUX GÉANT POUR LES GOSSES, ET VOUS APPELEZ ÇA "PINCUSLAND" !!

ALORS, QUE PENSEZ-VOUS DE MES PLANS POUR LE "PAYS DE L'AVENIR" ET LE "PAYS DU PASSÉ" ?

EH BIEN, JETEZ UN COUP D'OEIL À MON CHEF-D'OEUVRE "LE PAYS DES DINGUES" !!

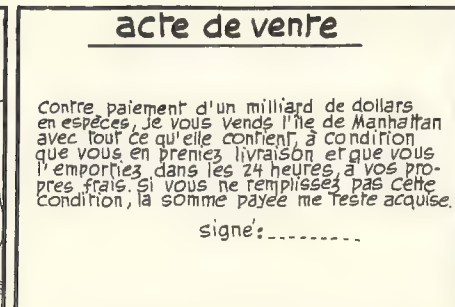
ETUDE POUR LE PROJET "PAYS DES DINGUES"

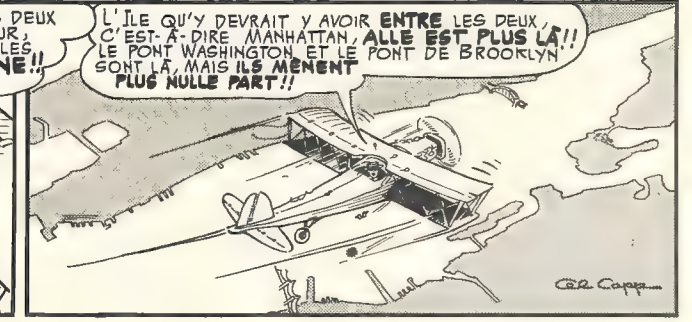
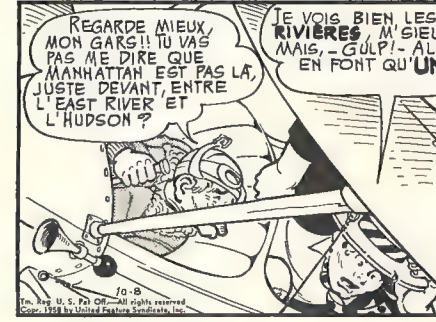
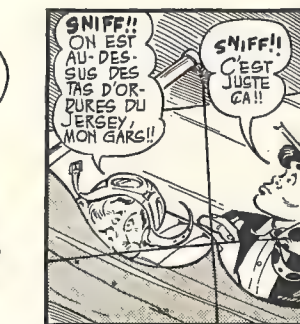
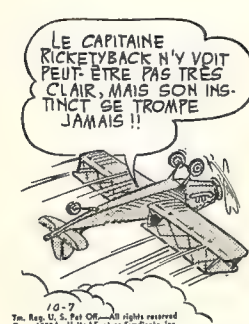
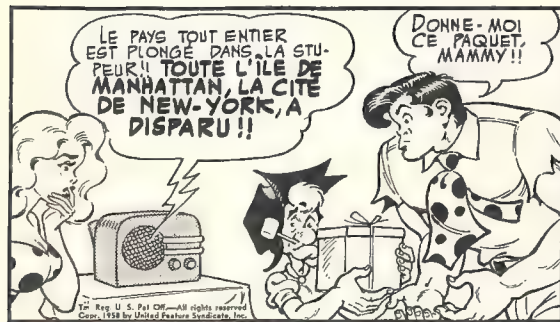
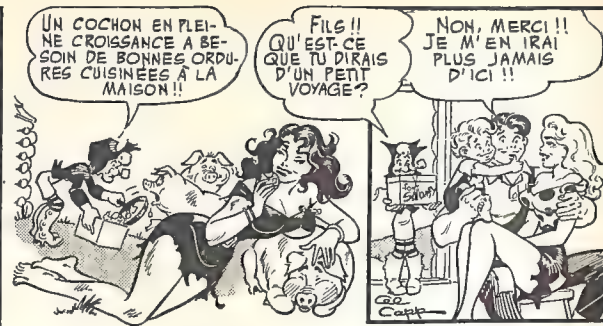
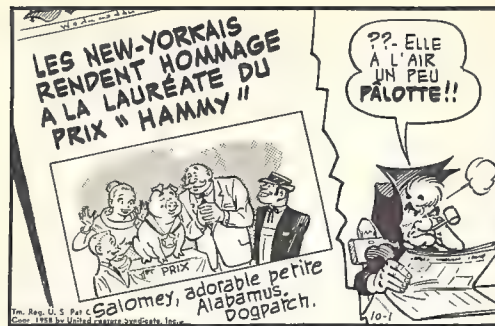
HUM !! DITES DONC VOUS N'ÊTES PAS ALÉS UN PEU TROP LOIN ? LES GENS NORMAUX VONT ÊTRE ÉPouvANTÉS !!

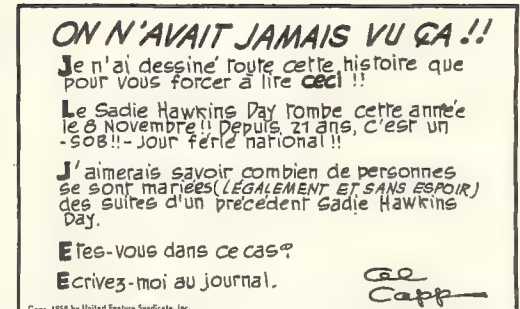
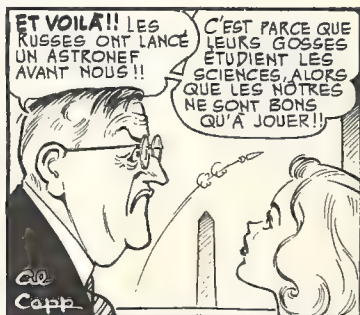
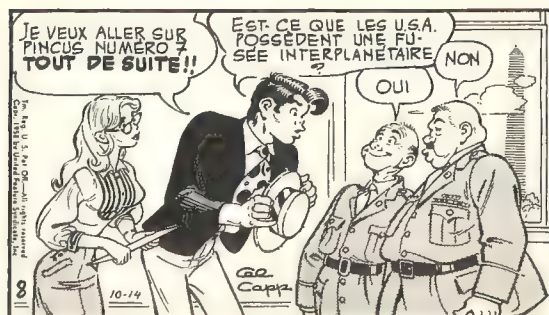
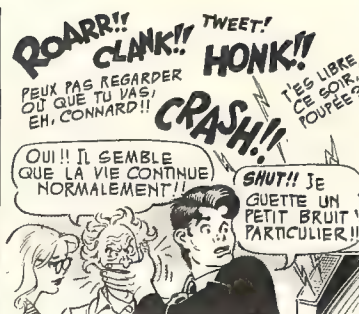
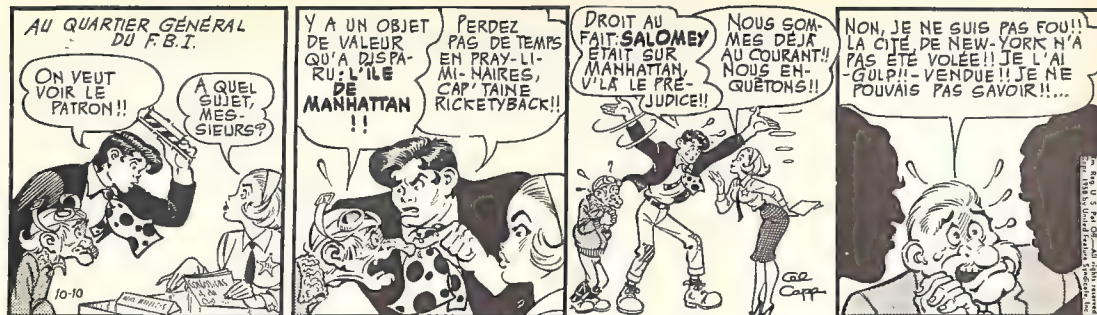
ETUDE POUR LE PROJET "PAYS DES DINGUES"

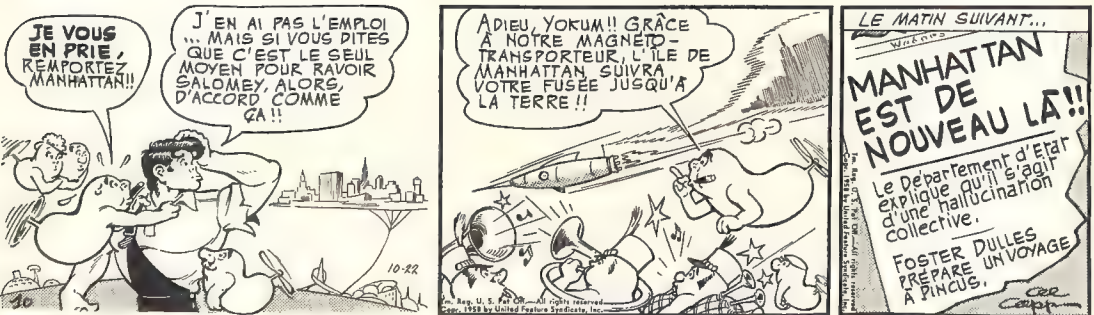
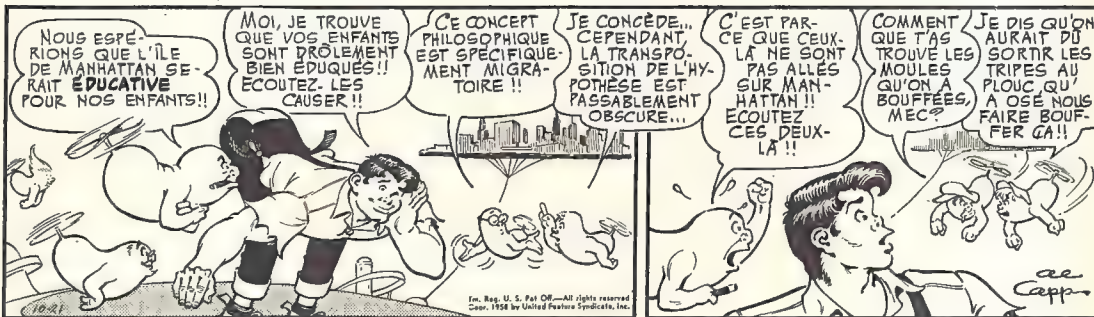
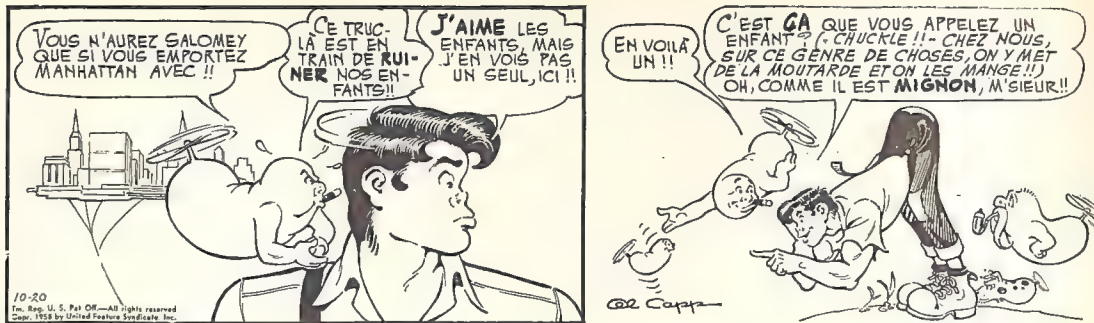
JE N'AI PAS IMAGINÉ CET ASILE DE FOUS !! IL EXISTE RÉELLEMENT !! C'EST UNE ÎLE APPELÉE MANHATTAN...

...SUR UNE PETITE PLANÈTE NOMMÉE "LA TERRE" !!









FIN
 de l'épisode

les lectures de charlie

L'ECOLE DE L'HUMOUR, DE HASEK

Sous une couverture tellement hideuse qu'elle risque de décourager bien des amateurs de bonne volonté — comment a-t-il pu ne se trouver personne chez l'éditeur pour s'en aviser ? — les éditions Marabout viennent de publier des inédits (en français) de Jaroslav Hasek. Jaroslav Hasek (1883-1923) est l'auteur du « Brave soldat Chevik ». Cette publication suscite donc l'intérêt.

Rassemblés sous le titre général de « L'Ecole de l'humour », et groupés en différentes leçons, il s'agit là de chroniques et de contes sans doute destinés d'abord à des journaux et que l'auteur a réunis en volume, en les classant par thèmes. La traduction, autant qu'on en puisse juger, est bonne. En tout cas, elle est écrite en bon français, ne sent jamais l'effort ni l'embarras, et ne laisse pas le lecteur à se demander ce qu'on a bien pu trouver de drôle à l'original. C'est l'essentiel et cela n'arrive pas tellement souvent.

Peut-être parce qu'il y manque l'unité qu'il y avait dans « Le Brave soldat Chevik », « L'Ecole de l'humour » risque de décevoir un peu. Je crois que ce serait à tort. Surtout que les bons livres d'humour sont rares. Il est difficile, par exemple, de résister à l'absurdité de « L'Affaire du hamster ». Ou à la férocité de « Sur des latrines abandonnées ».

SUR DES LATRINES ABANDONNÉES

Tout passe, tout casse, tout lasse, et même les gloires les plus anciennes s'effondrent dans l'oubli. On ne peut s'empêcher d'en avoir le cœur gros. Cette impression pénible, on la ressent douloureusement devant les latrines abandonnées de l'ancien champ de manœuvres de Djewitz, là où le chemin grimpe vers la chapelle Saint-Mathieu. Autrefois, du temps où il n'était pas encore réduit à un mince filet d'eau, le ruisseau de Djewitz charriait vers les vergers le trop-plein des latrines.

Autrefois, hélas ! Il y a combien de temps de cela ! Alors, on entendait résonner sur le plateau de Djewitz les roulements de tambour, les hennissements et les piétinements des chevaux, les coups secs des fusils et les claquements des fanions à signaux !

Mais les compagnies des soldats ont disparu depuis longtemps, les uniformes bleus n'éclairent plus le plateau, seules sont restées les latrines désaffectées. Derrière une palissade qui protégeait autrefois des regards importuns des civils, deux poutres légèrement écartées l'une de l'autre remplissaient leur office. Aujourd'hui, sous les poutres, la fosse, creusée jadis par les pionniers, est à moitié remplie du feuillage desséché et noirci des pruniers, dont les troncs s'élèvent tout autour et dont les frondaisons indiscretes regardent vers l'intérieur.

Quels souvenirs nostalgiques et douloureux ! Lorsque les pruniers sont en fleurs, des pétales blancs parsèment les latrines, des pissenlits et des pâquerettes y fleurissent — c'est comme si la nature essayait de consoler les latrines abandonnées et de chasser, par une fraîche floraison, l'air de tristesse et de mélancolie qui se dégage de ces lieux solitaires.

Mais c'est en automne, lorsque la brume s'étend sur la vallée de la Moldau et le plateau de Djewitz, que le sentiment d'abandon qui émane des latrines désaffectées atteint son point culminant. Le vent, qui s'acharne contre la palissade vermoquée, trouble le silence crépusculaire de ses grincements ; il se dégage alors de ces lieux une impression de tristesse d'autant

plus poignante que leur gloire avait été plus grande !

Parfois, lorsque des promeneurs sont en balade du côté de la chapelle Saint-Mathieu ou de Sárka-Tal, les latrines désaffectées retrouvent une certaine activité. Mais ces visites sont de courte durée et par ailleurs peu glorieuses. Le soir, tous les visiteurs ont disparu, et bientôt la nuit tombe, silencieuse, triste, accablante, suivie d'un matin et d'un après-midi encore plus affligeants.

Les latrines à l'abandon regardent, pleines d'amertume, le champ de manœuvres déserté. Où est le temps où elles entendaient les compagnies s'approcher les unes après les autres ! A peine l'écho des derniers coups de fusil s'était-il évanoui, qu'un bruit de pas précipités arrivait jusqu'à elles, suivi d'un bref commandement des sous-officiers :

— Baissez les bretelles des pantalons !

Et les soldats se succédaient dans les vastes latrines, prêts et vaillants, car un ordre est un ordre. Chacun goûtait alors jusqu'au délice cette courte pause, malheureusement trop brève, car en bas, près du ruisseau, attendait déjà une autre division, et de nouveau résonnait le commandement :

— Baissez les bretelles des pantalons !

Puis les pas de la compagnie s'éloignaient et arrivaient alors les solitaires. Sous le vaste firmament ils savouraient la paix, le silence des lieux. Puis, avant de s'éloigner, ils inscrivaient leurs impressions sur la palissade et illustraient leurs pensées de dessins expressifs.

De temps en temps, une patrouille ennemie, au képi orné d'une bande blanche, s'égare dans le coin et on voyait alors, assis l'un à côté de l'autre sur la même poutre, ami et ennemi échanger leurs points de vue.

Ah ! elle est bien loin cette époque mouvementée, comme emportée, avec le reste, par l'eau de la rivière !

Un jour, ou cours d'une promenade, le major en retraite Zettel passa devant les latrines.

Elles étaient là, tristes et solitaires, et si elles ne répandaient pas de larmes, c'est qu'elles n'en avaient pas à leur disposition ; elles étaient là, inanimées,

inertes, comme un chêne abattu par la foudre au milieu d'une forêt déboisée.

Sur le prunier, dont les branches surplombaient les latrines, s'était posée une corneille. Sa présence rendit encore plus sinistre, pour M. le major en retraite, l'aspect du plateau de Djewitz et ses latrines désaffectées.

Il monta un peu plus haut pour pouvoir contempler les alentours. Il s'arrêta et regarda à travers le fin brouillard transparent qui s'étendait sur le champ de manœuvres et la région environnante. Quelques années plus tôt, il était passé par là, à cheval, à la tête de sa compagnie. Partout les uniformes scintillaient, les trompettes retentissaient, les ordres fusaient, les cris, les jurons et les chevaux volaient à travers tout ce remue-ménage.

Mais aujourd'hui, tout est vide ! Il ne reste plus que ces latrines solitaires, autrefois témoins d'un spectacle si animé.

M. le major redescendit, la poitrine emplie de cette nostalgie que seul éveille en vous le souvenir des camarades disparus, de la jeunesse enfile ou de l'argent gaspillé.

Le major pressa le pas, car la tristesse exerçait une influence physiologique sur ses organes internes.

Il pénétra hâtivement, la veste déboutonnée, dans les latrines désaffectées et s'arrêta brusquement : la poutre était occupée par un homme quelconque, un civil, et, apparemment, un vagabond !

M. le major en retraite Zettel eut un mouvement d'indignation, qui le fit trébucher dans la fosse autrefois creusée par les pionniers. Et son cœur de soldat se brisa, de n'avoir pu supporter qu'un civil minable assouvît ses besoins dans des latrines militaires désaffectées.

Le vagabond, plein de présence d'esprit, lui fit les poches et quitta joyeusement ces lieux solitaires avec la montre et la bourse de M. le major en retraite.

Depuis ce jour, le spectre de M. le major en retraite passe ses nuits, assis sur la poutre des latrines abandonnées, en pleurant à vous briser le cœur.

(Extrait de « L'Ecole de l'humour », de Jaroslav Hasek. Traduction d'André Ossipovitch. Editions Marabout. 220 p., 4,20 F.)

ARRÊTE DE DISCUTER AVEC LUI, TOM,
DONNE-LUI TON PORTEFEUILLE,

T Y Y

MON PROPRE
FRÈRE! SI JE
M'ATTENDAIS À
CE QUE TU TE
RETOURNES
CONTRE MOI...

b d

A LA LONGUE, LÉO-
NARD, LA DIÈTE PEUT
FAIRE PLUS DE MAL
QUE DE BIEN, TU
SAIS.

L L

QU'EST-CE QUE
C'EST QUE CETTE
NOUVELLE MODE,
PAOLA?

p p o

FAUT SAVOIR,
VOIR GRAND!

Aaa

C'E N'EST PAS
NOUS QUE TU
AFFOLERAS
AVEC TON JEU
DE JAMBES...
ON T'A
RECONNUE,
ALICE!

a a g

ALPHABETE

JACK WOHL

C'EST UNE FILLE
OU C'EST UN GARS?

H H

H H

ALORS, TOTO,
T'AS OUBLIÉ
TON ASCENSEUR?

P b

TOI, TU FAIS
DES
COMPLEXES!

A A

E
T P L
O F R A
U Z K N Q
G B W J I D
E F N T L Y H B
O T A D K Z P

D'ACCORD,
VOUS ÊTES
NOMBREUX
ET LES GENS
VOUS RE-
GARDENT.
MAIS
QU'EST-CE
QUE VOUS
VOULEZ
DIRE?

M

JACK WOHL

Tm. Reg. U. S. Pat. Off.—All rights reserved
©1969 by United Feature Syndicate, Inc.

le taille-crayons

Ce matin, nous avons eu des nouvelles de Gouge : angine de poitrine. Il n'est pas près de revenir travailler. Tout naturellement, la conversation nous a regroupés autour de sa table. Il faudra aller le voir. Pas tout de suite, pour ne pas le fatiguer, mais plus tard, à tour de rôle. Lorsque le Chef de Bureau apprendra la nouvelle, il sera certainement le premier à nous proposer cet arrangement.

Tout en parlant, nos regards convergent sur le seul objet que Gouge ait laissé sur sa table : un crayon. Adrien le prend, le fait tourner entre ses doigts. « Quel artiste, tout de même ! » et le crayon passe de main en main. « Quel artiste ! On se demande comment il s'y prend pour réussir une taille pareille. »

Gouge, notre collègue, n'est qu'un modeste bureaucrate, presque arrivé à la retraite. Sa carrière ne lui sera pas un titre de gloire. Pourtant, il a dès maintenant sa légende. C'est que Gouge a élevé la taille des crayons à la hauteur d'un art. Il taille tous ceux du bureau, et c'est toujours religieusement que nous nous présentons à lui, le crayon à la main. Fascinés, nous le regardons trancher cinq copeaux galbés et effilés. Ensuite, il affûte la mine. Pas de vains figolages, seulement quelques gestes bouleversants.

Il nous tend le chef-d'œuvre, la pointe en haut, et nous, la gorge trop serrée pour seulement dire merci, nous filons à notre place.

Nous contemplons toujours longuement cette merveille avant d'oser nous en servir. Le plus souvent, nous n'osons pas. Chez moi, j'ai transformé un tiroir de commode en petit musée où je conserve une collection des œuvres de Gouge. Je suis bien assuré de pouvoir trouver le même chez chacun de mes collègues.

« C'est un don », a déclaré le Chef de Bureau. A mon avis, cela n'explique pas entièrement le mystère de cette prodigieuse habileté. Justement, le Chef de Bureau vient d'entrer. Le cercle s'ouvre respectueusement et Albert explique ce qui arrive à Gouge. La discussion reprend avec le Chef de Bureau. Il faudra aller le voir, à tour de rôle, mais plus tard, pour ne pas le fatiguer.

Enfin, le service reprend ses droits. Le Chef de Bureau se déclare ennuyé. Gouge étudiait un dossier. Le Chef de Bureau désirerait consulter ce dossier. Il va falloir ouvrir les tiroirs de Gouge. Nous affirmons au Chef de Bureau que Gouge ne saurait s'en offusquer. Dans le grand tiroir du milieu, nous trouvons les crayons. Une dizaine, taillés d'avance, figés dans leur beauté

sublime et leur presque inhumaine pureté de lignes. Un moment, nous nous recueillons. « Quel artiste ! — C'est un don » dit le Chef de Bureau. Et les recherches reprennent. Il s'agit d'un dossier très mince. Une chemise, avec seulement quelques papiers. Ces tiroirs regorgent de chemises et de papiers éparés. « Profitez-en pour classer un peu », suggère le Chef de Bureau. Nous sortons tout sur la table. Cette lettre va dans cette chemise, et ça avec ça, et ça là-dedans, et ça...

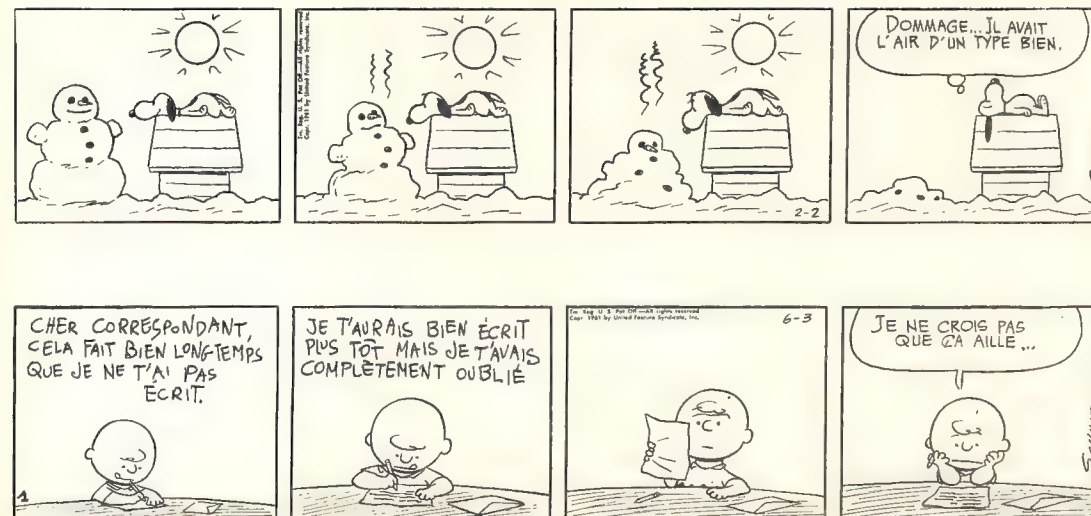
Ça, je ne sais vraiment pas où classer ça. C'est une sorte de lettre qui n'a pas du tout la forme administrative. Je déchiffre le début, puis, intrigué, je poursuis ma lecture pendant que les autres continuent à fouiller sous le regard attentif du Chef de Bureau.

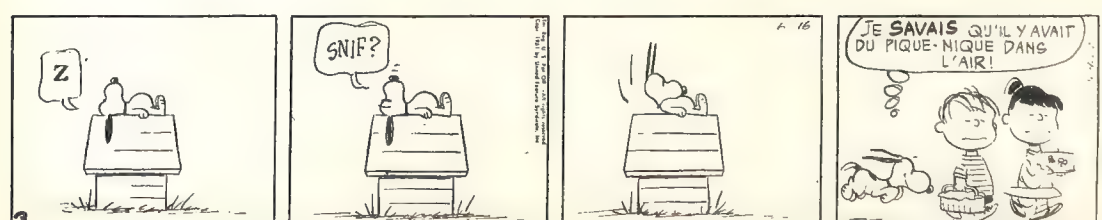
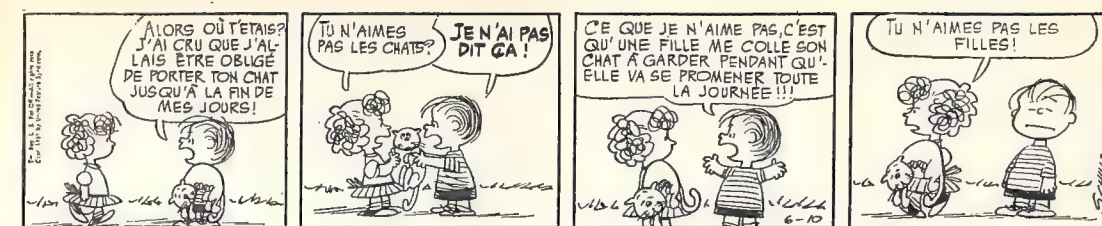
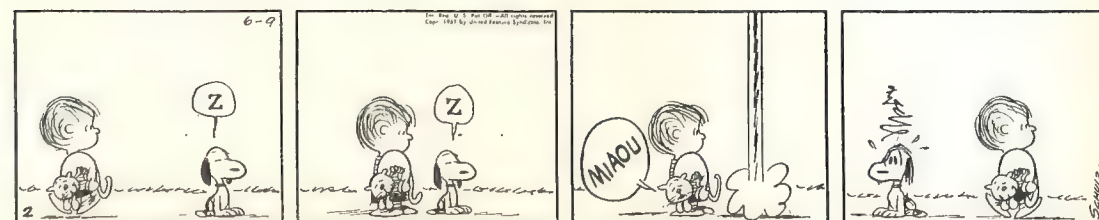
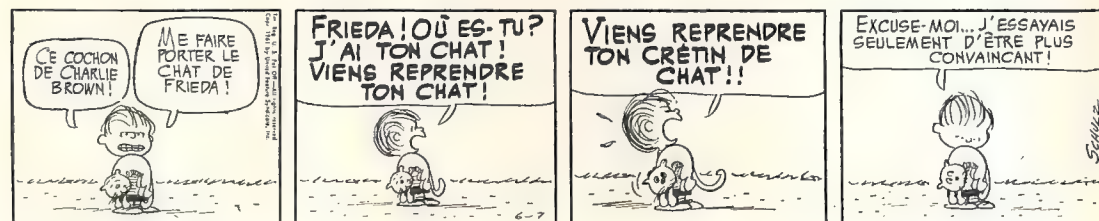
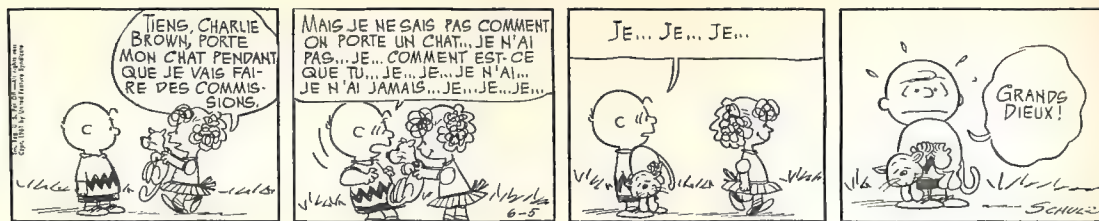
Ma lecture terminée, je vais chercher une chemise neuve, j'écris dessus : « Gouge-Affaires personnelles » et j'y place le document. Je ne souffle mot de ma découverte. J'en ai du mérite. Comme j'aimerais faire apprécier mon intuition au Chef de Bureau ! Je savais bien, moi, que le don n'expliquait pas tout. Cette lettre, que je viens de classer dans « Affaires personnelles », ce n'est pas une lettre, c'est un pacte avec le diable.

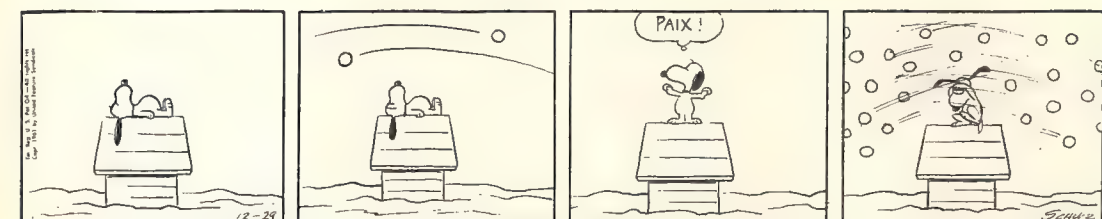
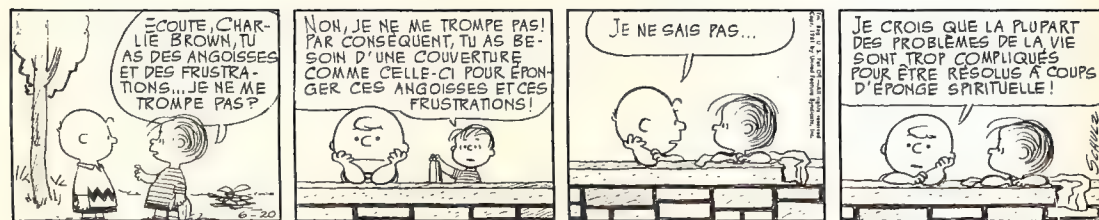


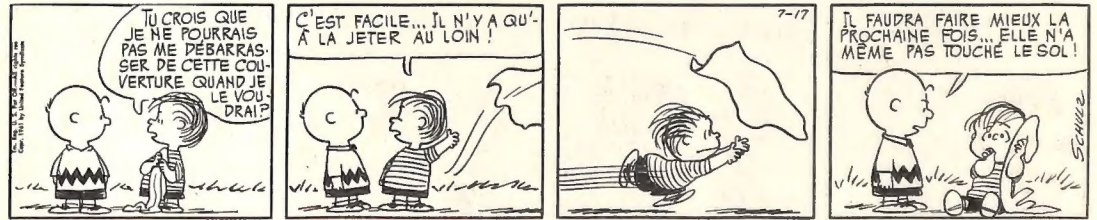
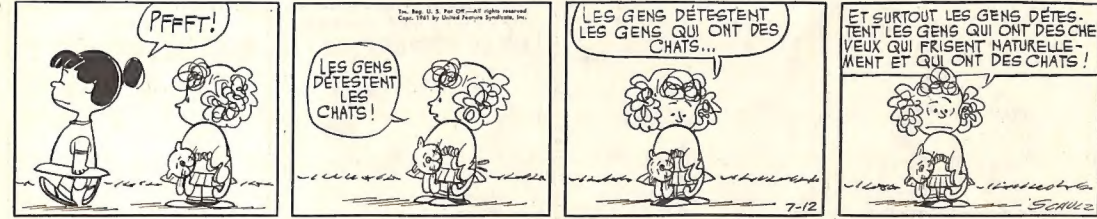
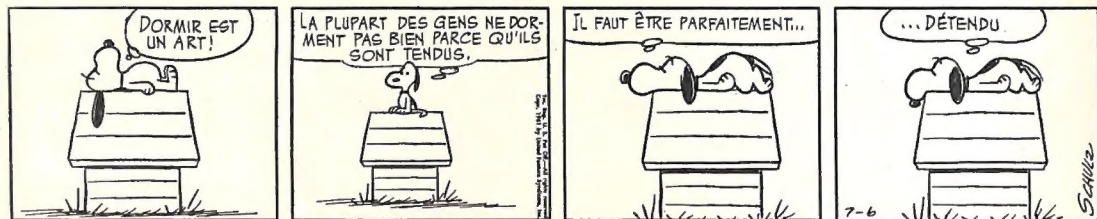
Charles M. Schulz

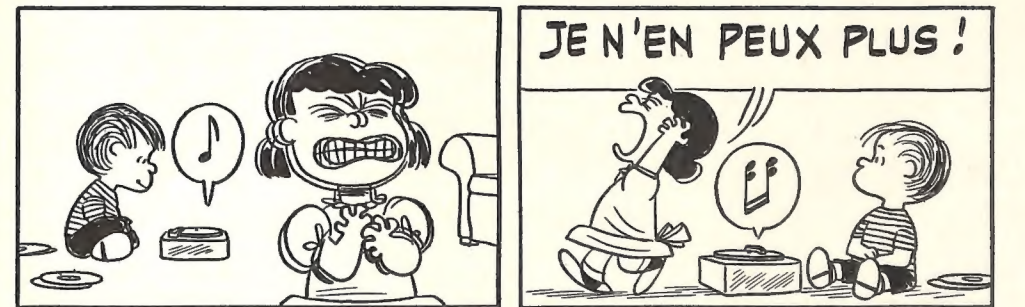
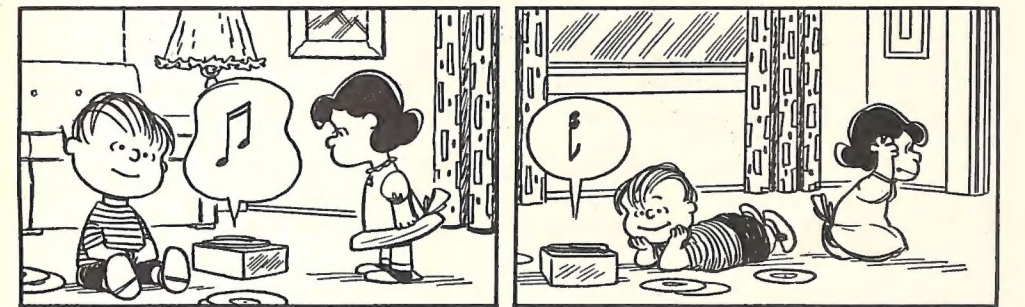
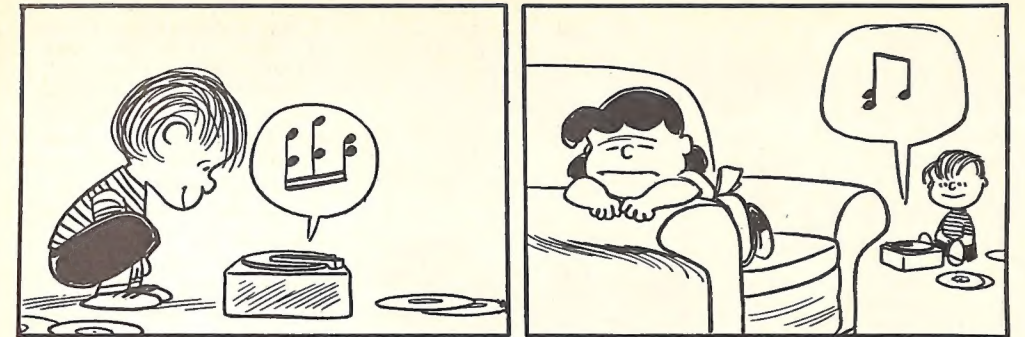
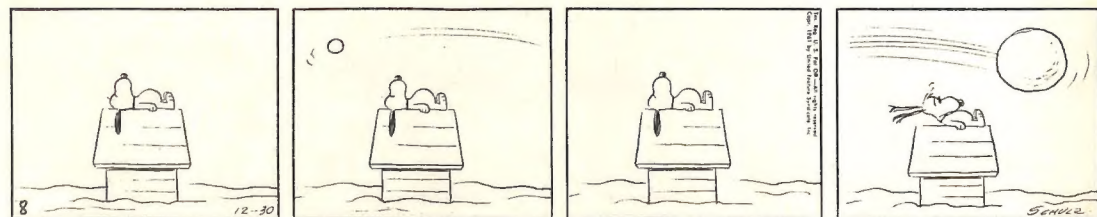
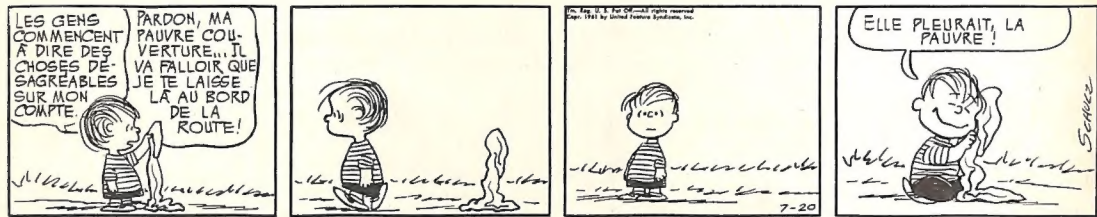
PEANUTS













Il est difficile de caricaturiser un pays qui est déjà lui-même en beaucoup de façons une caricature d'une société en bonne santé, mais c'est fait très bien par un nombre croissant d'artistes underground." écrivait Bob Abel dans Cavalier sur un article sur les bandes dessinées moderne en Amérique. A peu près tous les dessinateurs de ces bandes sont influencés de Robert Crumb (né en 1943 à Philadelphia, habite et travaille au California de Ronald Reagan). On l'appelle au même temps le Lenny Bruce et les Marx



Fritz the Cat en 1964

Brothers de la bande dessinée. Ses sujets sont les drogues, sex et violence, la religion, l'aliénation mentale de l'américain normale. Ses figures sont Mr. Natural, Joe Blow, une négresse sexy, et bien sûr : Fritz the Cat. Le premier petit album de Crumb, "Snatch Comix" était saisi. De collectionneurs se battent maintenant pour un exemplaire. Après ça il commença "Zap Comix" (5 numéros jusqu'à maintenant). Outre Crumb

des dessinateurs comme S. Clay Wilson, Rick Griffin et Moscoso collaborent à Zap Comix. Mais en ce moment on peut voir de dessins de



THE END

Fritz the Cat en 1965

Crumb dans presque tous les journaux underground du monde. Un bon recueil de son période doux ancien est le livre "Head Comix" (Viking Press), paru en 1968. Ballantine Books vient de publier un grand album contenant trois histoires de Fritz the Cat. Deux histoires de 1965 et un de 1968. Exactement comme Crumb même Fritz the Cat est un peu changé à travers



Fritz the Cat en 1968

le temps. Aujourd'hui Crumb est moins inhibé dans ses histoires qu'autrefois. Il devenait de plus en plus radicale depuis il remarquait qu'il était (plus ou moins) en train de censurer ses propres histoires malgré la liberté totale des journaux underground. Surtout par l'influence de son collègue S. Clay Wilson (auteur des strips féroces sur entre autres des batailles navales entre des pirates homosexuels et lesbiennes) Crumb devenait de plus en plus libre. Il est clair que Crumb est influencé par presque tous les bandes dessinées américains d'avant la Guerre (qu'il collectionnait depuis sa jeunesse) surtout par Segar's Popeye. Tout les clichés stylistiques des bandes conventionnelles on peut retrouver (très caricaturisés) dans l'œuvre de Crumb.



ET COMMENT, QUE C'EST CENSURE PAR CHARLIE!



Portrait de Crumb par lui-même. (Probablement caricaturé par Charlie)

norge

les arrière-pensées

« L'affaire du 21 décembre », de Norge, que nous avons publiée le mois dernier, s'est trouvée compliquée du fait que la troisième page de ce conte avait pris la place de la seconde, et réciproquement. Nos lecteurs les plus intelligents auront rectifié d'eux-mêmes. Quant aux autres, ils doivent avoir l'habitude de traverser la vie sans bien tout comprendre.

LES ARRIERE-PENSEES

Elles arrivent quand les pensées sont parties, naturellement. Et ce sont des petites filles qui s'assoient sur le grand fauteuil de velours rouge interdit aux enfants. Elles s'en racontent, des histoires ! Elles pouffent. Elles rêvent. Elles se moquent. Vous ne me croyez pas ? Il ne faut pas me croire, il faut m'aimer sans arrière-pensée.

LA VIE DURE

J'étais libellule dans un rêve et je me donnais à tous les reflets du printemps et des ruisseaux quand ce claquement de porte me réveilla. Et je me retrouve nombreux d'expert-comptable comme je l'ai toujours été.

DIMENSION

Repas de puce ou repas de lion. Rien à faire, l'appétit d'une puce n'intéressera jamais comme celui d'un lion. Dans ce bas monde, on n'est pas tellement pour le principe, on est pour la quantité.

PENDAISON

On allait pendre Louis quand survinrent des prodiges. Le gibet s'ouvrit comme une vigne, laissant tomber des raisins. Un cercle de roses germa tout autour du condamné. On mordit ces belles grappes, on respira ces parfums. Et puis l'on pendit Louis.

LA GRANDE VERITE

Quand la grande vérité fut dite, on s'aperçut, quand elle fut dite haut et clair, la grande vérité, on s'aperçut, mille tonnerres, on s'aperçut, horreur et stupéfaction, on s'aperçut qu'on n'avait pas inventé d'oreille pour l'entendre.

LA TARTINE A ROULETTES

Elle arriva trop tard. L'affamé roulait bon train lui aussi. Et la tartine à roulettes ne put le rejoindre avant son dernier soupir. Il y a des gens qui savent ressusciter les morts, mais ce n'est pas le métier des tartines à roulettes.

L'ABSENT

La poule aux œufs d'or avait pondu. La vague avait construit un petit temple d'écume. La rose parlait français. Olga débarquait toute nue dans une coquille comme Vénus. Et moi, je n'étais pas là, je n'étais encore une fois : pas là !

L'IMPOSSIBLE

Tarir, tarir cette soif d'impossible et me tenir content dans un bon petit coin. D'un bon petit soleil, régaler mes journées. D'un bon petit flûteau, régaler mes pensées. D'un bon petit tendron, régaler mes nuits !
— Mais c'est ça, Clément, c'est ça l'impossible.

(extrait des « Cerveaux brûlés ». © Flammarion 1969)

le courrier de charlie

C'est la flambée des prix. Vous devriez en profiter pour augmenter le prix de « Charlie ».

Nelson Gulderbilt
Paris-16^e.

Puisque vous le demandiez si gentiment... Vous avez dû avoir une bonne surprise chez votre marchand de journaux. Les pingres, eux, peuvent s'abonner à l'ancien tarif jusqu'au 28 février : douze numéros pour trente francs. Douze numéros d'économisés ! De quoi s'acheter huit « HEBDO hara-kiri » ! Merci, Charlie !

J'ai vingt et un ans, je viens de terminer mon service militaire avec le grade de sous-lieutenant de réserve, et j'ai décidé de faire une carrière dans la bande dessinée. Pouvez-vous m'indiquer si l'on trouve dans le commerce des feuilles avec des cases déjà

toutes préparées où il n'y ait plus qu'à dessiner ?

J.-C. Brudin
Bar-le-Duc.

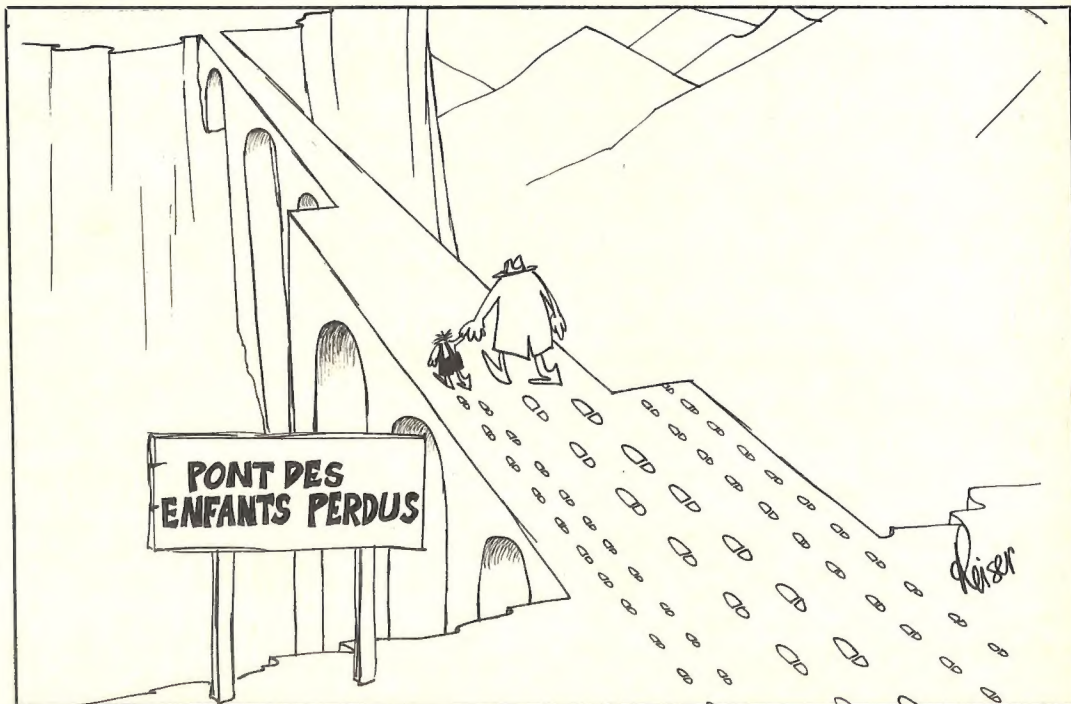
Vous trouverez cela dans nos magasins du 35, rue Montholon. Nous vendons également des ballons tout découpés où il n'y a plus qu'à écrire les mots. En soldes avantageux, durant tout le mois de février, un lot d'onomatopées en slovaquo-croate qui nous a été livré par erreur. A l'état de neuf. Très utile pour donner la couleur locale aux histoires se déroulant chez les Moldaves ou les Poldèves. Réduction supplémentaire à nos abonnés.

Mon fiancé est amoureux de la fille aux cochons de « Li'l Abner ». Il voudrait que je lui ressemble. Je me suis mise à fumer la pipe pour essayer de lui res-

sembler mais mon fiancé dit que ce n'est pas suffisant. Il voudrait que je me promène partout avec des cochons sous le bras. Maman me dit que je n'ai qu'à faire ce qu'il me demande mais mon père m'a prévenue qu'il me chasserait de la maison s'il me rencontra, ne serait-ce qu'une fois, avec des cochons sous le bras. Je pourrais changer de fiancé, mais ça m'ennuierait, parce que celui-là me respecte. Que me conseillez-vous ?

Mauricette Barnave
Marseille-4^e.

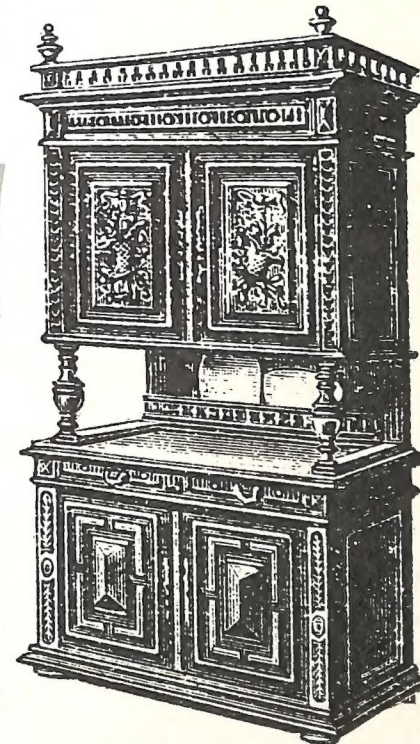
Promenez-vous avec des saucissons. Si votre fiancé vous aime vraiment, il comprendra que vous avez fait de votre mieux. Sinon, rompez. Des fiancés comme celui-là, vous en trouverez autant que vous en voudrez.



GUILDE INTERNATIONALE DU BUFFET

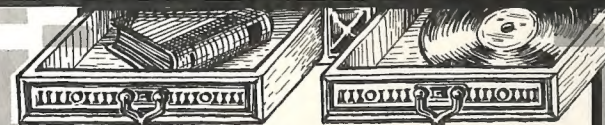
**CHEZ VOUS
GRATUITEMENT
A L'ESSAI**
*sur simple
demande*

**RIEN A PAYER
SI VOUS
LE RENVOYEZ**



Si vous l'achetez vous bénéficiez d'une adhésion gratuite à la **GUILDE DU BUFFET** et, tous les mois, vous recevrez automatiquement un nouveau buffet. S'il ne vous convient pas, vous pouvez nous le retourner dans les vingt-quatre heures. VOUS N'ETES TENUS QU'A L'ACHAT DE 6 BUFFETS PAR AN

+ 2 SUPERBES CADEAUX



GUILDE INTERNATIONALE DU TIROIR

UN LIVRE DE COLLECTION
Si vous ne le retournez pas dans les vingt-quatre heures, il est à vous contre l'envoi d'une somme dérisoire, et vous êtes automatiquement inscrits à la

GUILDE DU TIROIR
— littérature —

Vous recevrez chaque mois un superbe livre choisi parmi vos auteurs préférés, que vous pourrez nous renvoyer. VOUS N'ETES TENUS QU'A L'ACHAT DE SIX LIVRES PAR AN.

UN MICROSILLON HAUTE FIDELITE
Si vous ne le retournez pas dans les vingt-quatre heures, il est à vous contre l'envoi d'une somme minime, et vous êtes automatiquement inscrits à la

GUILDE DU TIROIR
— haute fidélité —

Vous recevrez chaque mois un microsilicon double face (une de 30 cm et l'autre de 25 cm), que vous pourrez nous renvoyer. VOUS N'ETES TENUS QU'A L'ACHAT DE SIX DISQUES PAR AN.

Sous le disque, et comme dans tout bon tiroir, vous trouverez un bout de ficelle. Nouez-le à votre boutonnière : c'est l'insigne officiel de la

GUILDE DES BOUTS DE FICELLE

Désormais, vous recevrez chaque mois un nouveau bout de ficelle pour une somme infime et vous restez libre de nous le retourner en justifiant votre refus.

Il paraît, en effet, improbable qu'une personne normale ne trouve pas l'utilisation de 12 bouts de ficelle par an.